195.

L'ALGERIEN
OU LES
MUSES COMEDIENNES,
COMEDIE-BALLET.

En trois Actes & en Vers.

Précédée d'un Prologue.

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe le 14 Septembre 1744, à l'occaſion de la Convaleſcence du Roi.

Par Mr. DE CAHUSAC.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS;

Chez PRAULT Fils, Quai de Conti, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.
AVEC PERMISSION.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON,	*M. Grandval.*
MELPOMENE,	*Mlle. Dumeſnil.*
THALIE,	*Mlle. Gauſſin.*
CLIO,	*Mlle Grandval.*
URANIE,	*Mlle. Dangeville.*
LA SATIRE,	*M. Sarrazin.*
ERATO,	
EUTERPE,	
CALLIOPE,	*Mlle. Clairon.*
POLIMNIE,	*Mlle. Gautier.*
LES ARTS & LES TALENS,	
LA RENOMME'E,	

L'ALGERIEN
OU LES MUSES COMEDIENNES
COMEDIE-BALLET.

En trois Actes & en Vers.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente un Salon du Louvre, orné de tous les différens attributs des Arts. Les Muſes qui ſont en Scene ſont aſſiſes, & paroiſſent occupées aux Arts auſquels elles préſident, il y a des places vuides pour celles qui doivent arriver. Apollon eſt aſſis ſur un eſpece de Trône.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, CLIO, URANIE, *Une Muſe repréſentant la Satire.*

LA SATIRE.

J'Etouffe. Oh ! C'en eſt trop. . .

APOLLON.

Quoi toujours des murmures !

LA SATIRE.

Eh ! Comment ne pas murmurer ?
Tout contre moi ſemble ſe déclarer,
On me fait chaque jour de nouvelles injures. . . .
Quoiqu'il arrive, il faut que ma ſincérité
Soulage mon cœur irrité.

APOLLON.

A ces noires vapeurs on connoit la Satire.

LA SATIRE.

Il ne m'eſt plus permis de parler ni d'écrire,
Et tout trahit la vérité.

APOLLON.

N'abuſez plus de ce nom reſpecté.
La vérité ſans vous voit fleurir ſon empire.
Confondrez-vous toujours ſa douceur, ſa beauté,
Son aimable ingénuité
Avec la fureur de médire.

LA SATIRE.

L'erreur eſt de votre côté.
De vices, de travers, le monde eſt infecté,
Et médire eſt être ſincere.

URANIE.

Et voilà les diſcours d'un eſprit emporté,
Moins ami de la probité,

Qu'eſclave des tranſports d'une aveugle colere.
Car enfin quels objets peuvent tant vous déplaire ?

LA SATIRE.

Tout.

URANIE.

Comment tout ?

LA SATIRE.

Qui dit tout n'exclud rien.

CLIO.

Oh bon ! C'eſt comme à l'ordinaire ;
Puiſque tout lui déplaît, ſans doute tout va bien.

LA SATIRE.

En effet l'ennui qui nous ronge
Eſt un bonheur extrême & qui doit nous flatter,

APOLLON.

L'ennui donne ſes traits à celui qui s'y plonge,
Il eſt le mal des Sots, l'eſprit ſait l'éviter.
Finiſſons, & tâchez de calmer votre bile.

LA SATIRE.

Non, je ne ſaurois voir avec un cœur tranquile
Les malheurs qui ſur nous fondent de toutes parts,
Vous nous fîtes jadis abandonner la Grece,
Rome avec nous reçut les Talens & les Arts

Ils y fructifioient ſous les yeux des Céſars,
A la Cour, à la Ville on nous fêtoit ſans ceſſe;
Mais notre gloire enfin déchût:
L'ignorance & la barbarie
Nous chaſſèrent de l'Italie.
Louis en France alors comme un Aſtre parut,
Nous vînmes à la hâte aux cris de ce grand homme;
Colbert nous accueillit, le Roi nous ſecourut;
Nous étions à Paris encore mieux qu'à Rome.
Maintenant, s'il vous plaît, où nous conduirez-vous?
Quand partons-nous? Parlez?

URANIE.

Pourquoi cette folie?
Des Arts la France eſt la Patrie;
Dans Athenes ils n'ont point joüi d'un ſort plus doux.

LA SATIRE.

Cette réponſe eſt juſte, on doit vous la permettre:
Vous êtes à la mode, on vous chérit encor,
Pour tous vos Nourriſſons votre Art eſt un tréſor,
Chaque Femme a ſon Géometre,
Et c'eſt pour eux le Siécle d'or:
Tout le reſte abatu n'oſe ſe faire entendre,
Craint, haï, ſans ſecours, & comme ſans aveu. . . .

APOLLON, *d'un ton chagrin.*

C'eſt qu'on nous prend pour vous. . . .

LA SATIRE

Eh ! Peut-on s'y méprendre ?
J'ai de l'eſprit au moins. . .

APOLLON.

Mais entre nous fort peu.
Et dans le fonds qu'en avez vous affaire ?
Lorſqu'on ſe permet tout il n'eſt plus néceſſaire,
Dans votre Art odieux le Sot même a beau jeu.
Ce Siécle eſt éclairé, puiſqu'il faut vous le dire ;
On craint ſans l'eſtimer le talent de médire,
Il a mille dangers, & n'eſt plus glorieux.

LA SATIRE.

Si le Siécle étoit vertueux
Il ne craindroit pas la Satire. . . ;

CLIO.

Vous perdez dans les airs les traits que vous lancez
Contre le Siecle heureux que j'ajoute à l'hiſtoire.
Il égale en vertus tous les Siécles paſſés
Sans avoir leurs erreurs ; il a toute leur gloire.

202.

SCENE II.

APOLLON, URANIE, CLIO, LA SATIRE, LA RENOMME'E, CALLIOPE, POLIMNIE, EUTERPE', ERATO.

Les Muſes qui ſont en Scene ſe levent, & avancent vers la Renommée. Après les deux premiers Vers, la Satire va ſe raſſeoir.

LA RENOMME'E.

DOctes Sœurs écoutez... LOUIS aux Champs de Mars
Fait revivre en lui ſeul les Héros de ſa race:
Il vole en Conquérant au milieu des Hazards,
De ſes Ennemis qu'il terraſſe,
Il a foudroyé les Remparts.
CLERMONT le ſuit... CONDE' n'étoit pas plus terrible.
La foudre eſt dans ſes mains, la mort dans ſes regards;
Tout fuit devant LOUIS, tout lui devient poſſible:
La Victoire enchaînée à ſon bras invincible
Ne ſuit plus que ſes Etendarts.

APOLLON.

Nous avons du prévoir les lauriers qu'il moiſſonne,
Tout nous annonçoit ſes exploits;
Grand dans ſa Cour, grand aux Champs de Bellone,

LOUIS ſera toujours le modele des Rois.

LA RENOMMÉE.

Dans les Alpes CONTI s'eſt ouvert un paſſage,
Mont Dauphin & Démond ſe livrent au Vainqueur,
La prudence prépare & guide ſon ardeur,
Des deux Rivaux fameux de Rome & de Carthage
Il raſſemble au printems de l'âge
L'art, la ſageſſe & la valeur.

CLIO.

De ce jeune Guerrier nous devons tout attendre
Par l'aurore de ſes travaux,
Jugez du jour brillant qu'ils vont bientôt répandre.

APOLLON.

Ces ſuccès éclatans doivent peu nous ſurprendre :
L'exemple des grands Rois fait toujours des Héros.

CALLIOPE.

Mon cœur eſt tranſporté de ce qu'il vient d'entendre,
En enthouſiaſme.
Vous dont le génie & la voix
Des ravages du tems font triompher la gloire,
Des vertus de LOUIS, de ſes brillans exploits
Hâtez-vous d'embellir le Temple de Mémoire.
Il regne ſur les cœurs que ſon bras a ſoumis,
Il répand ſur ſes jours une gloire immortelle,
Il eſt l'effroi de tous ſes ennemis,
Et l'amour d'un Peuple fidelle.

SCENE III.

MELPOMENE, CLIO, TERPSICORE APOLLON.

MELPOMENE.

MEs Sœurs. . . Ah ! Juſte Ciel ! Quelle affreuſe nouvelle !

CLIO.

Que nous veut Melpomene en pleurs ?

TERPSICORE.

C'eſt le ton qu'elle prend pour paroître plus belle.

MELPOMENE.

Apollon apprenez le plus grand des malheurs. . .
C'en eſt fait. . . Je ſuccombe à ma douleur mortelle.

APOLLON.

Ah ! Parlez. Diſſipez, ou comblez nos terreurs.

MELPOMENE.

Tout eſt perdu. . . Ce Roi l'objet de notre zele,
Le protecteur des Arts, l'ami de ſes Sujets,

Intrépide au Combat, juſte pendant la Paix,
Que la France adoroit, qui s'immoloit pour elle.....

APOLLON.

Achevez. Aurions-nous à craindre pour ſes jours ?

MELPOMENE.

Le barbare Ennemi qui le force à la guerre,
Croyant de ſes exploits interrompre le cours,
Du ſang de ſes Sujets avoit rougi la terre.
Hélas ! Ce tendre Roi voloit à leur ſecours ;
Déja l'Ennemi tremble, il ſe trouble, il s'arrête ;
La vengeance en éclats va fondre ſur ſa tête. . .
Tout à coup ſur LOUIS le deſtin en courroux. . .
Mes pleurs & mes ſoupirs diſent aſſez le reſte.

APOLLON.

Juſte Ciel ne frappe que nous.

MELPOMENE.

Il expire peut-être en ce moment funeſte :
La France perd un pere, & l'Empire un vengeur.

APOLLON *conſterné.*

Ciel, nous n'attendons plus que des jours de douleur ;
C'eſt un Peuple ſoumis que ton courroux foudroye ?
Il ne voyoit en lui qu'un tendre Bienfaicteur.

206

SCENE IV.

THALIE, APOLLON; MELPOMENE CLIO, LA RENOMME'E, LA SATIRE, URANIE.

THALIE.

DIssipez les terreurs dont votre ame eſt la proye :
Le péril eſt paſſé, le Ciel nous rend LOUIS :
Livrons nos cœurs à la plus vive joye ;
Les pleurs ne ſont plus faits que pour ſes ennemis.

APOLLON.

Thalie ! . . Ah ! Quel bonheur ! . . Hâtez-vous de nous dire ? . .

MELPOMENE.

Le Ciel nous le rendroit ! . . Eh ! peut-on l'eſpérer ? . .

THALIE.

A vos triſtes regrets ceſſez de vous livrer.

MELPOMENE.

Ah ! Thalie ! . . Il vivroit ! . .

THALIE.

Grace aux Dieux il reſpire.

CLIO.

Mais comment ſavez-vous ce changement heureux ?

THALIE.

Dans les yeux des François qui craindroient moins pour eux,
Il m'étoit aiſé de le lire.
Nous le verrons bientôt arriver dans ces lieux.

MELPOMENE.

Eh ! le moyen de vous en croire.

THALIE.

D'un Peuple qui l'adore, il va combler les vœux ;
J'en ſuis ſûre. J'ai vu la gloire.

LA RENOMMÉE.

Je vole à l'Univers annoncer ce bonheur.

THALIE.

Non demeurez. Vous m'êtes néceſſaire.

En rêvant.

Par un ſpectacle à ſon honneur . . .
Le projet eſt hardi ; mais il eſt ſéducteur. . . .
N'importe. A ce Héros mon deſſein pourra plaire.

LA SATIRE *ironiquement.*

Sans doute. Le deſſein eſt un peu téméraire ;
Mais pour ſignaler votre ardeur. . .

THALIE.

Je m'attendois à ce propos moqueur ;
Je ſai que votre ton injuſte, atrabilaire,
Marqué toujours au coin de la colere,
Retarde les progrès, inſpire la terreur;
Vous ne corrigez point. Votre art eſt de déplaire.

APOLLON.

Tout eſt pour ſon chagrin une vaſte matiere
De fiel, de critique, & d'aigreur.

THALIE *piquée.*

L'orgueil n'a point de part à ce projet flateur,
Pour ce Roi bienfaiſant c'eſt un zele ſincere.
Il eſt comme les Dieux, tout ce qui part du cœur
A le droit de le ſatisfaire.

CLIO.

Nous vous ſeconderons.

URANIE.

Courons tout préparer.

209.

MELPOMENE.

Un même zele & m'anime & m'inſpire;
Mes ſpectacles pompeux que l'Univers admire,
Plus dignes d'un Héros. . . .

THALIE.

Ceſſez de l'eſpérer:
Votre talent eſt de faire pleurer,
Et le mien eſt de faire rire.
La joye anime l'air que la France reſpire,
Dans ces jours de bonheur on doit me préférer.
Mais vous n'y perdrez rien. Je vous deſtine un Rolle
Qui vous conviendra fort, il eſt taillé pour vous.

MELPOMENE.

Mais je le jouerai mal.

THALIE.

Fort bien ſur ma parole.

MELPOMENE.

Eh! quel eſt-il?

THALIE.

C'eſt un rolle de folle;
Vous allez nous effacer tous.

MELPOMENE.

Moi jouer une folle ! .... En vérité Thalie, ...
Mon état ... ma grandeur. ...

THALIE.

J'ai tout fait pour le mieux,
Croyez-moi, le grand sérieux
N'eſt qu'une eſpece de folie.

APOLLON.

Aurai-je un rolle auſſi ? Car je brule d'envie. ...

THALIE.

Il eſt tout prêt.

URANIE, CLIO, LA RENOMMÉE, &c.

Et moi ?

THALIE.

Chacune aura le ſien.

LA SATIRE.

Pour moi je n'en veux point.

THALIE.

Ah ! Muſe je vous prie.
Je veux faire pour vous un effort de génie.

Je

Je vais vous transformer en un homme de bien.

LA SATIRE.

Je ne me prête point à cette fantaisie.

THALIE.

Cela ne vous engage à rien ;
C'est un rolle de Comédie.
Allez vous préparer, secondez mon ardeur.

Apollon & les autres sortent.

SCENE V.

THALIE, POLIMNIE, CALLIOPE, ERATO, EUTERPE.

THALIE.

VOus restez, tendre Polimnie,
Le Ciel nous rend un Roi qui fait notre bonheur.
Que vos chants, que les sons d'une aimable harmonie
Célebrent dans ces lieux cette insigne faveur.

On entend un bruit confus d'Instrumens semblable à celui d'un Orchestre qui accorde.

212.

PREMIER INTERMEDE.

POLIMNIE.

TEndres Accords, enfans de mon génie
Rempliſſez la Terre & les Airs.

Une Simphonie harmonieuſe ſe fait entendre.

CALLIOPE.

Arts & Talens qui nous devez la vie,
Volez, venez mêler vos jeux à nos concerts.

Entrée des Arts & des Talens.

POLIMNIE, CALLIOPE.

Dieux immortels nos ſoupirs & nos larmes
Ont détourné vos foudres menaçans;
Pour voir brûler ſans ceſſe notre encens,
Vous n'avez pas beſoin de nouvelles allarmes.
N'éprouvez plus des cœurs reconnoiſſans.

On danſe.

LE CHEF DES ARTS.

Au milieu des horreurs d'une guerre mortelle
Les Arts jouiſſent de la Paix.

LE CHEF DES TALENS.

En vain la Discorde cruelle
Répand dans l'Univers la crainte & les forfaits ;
L'Egide de LOUIS nous couvre de ses traits.

POLIMNIE, CALLIOPE, LES DEUX CHEFS, ET LE CHŒUR DES ARTS ET DES TALENS.

Redoublons notre zele,
Publions à jamais
Sa gloire & ses bienfaits

L'Intermede finit par une Contredanse : les Arts, les Talens & les quatre Muses dansent ensemble, & se retirent pour faire place aux Acteurs qui commencent la Comédie.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

HASSAN, riche Algérien, représenté par la Muſe de la SATIRE.

CLARICE, jeune Françoiſe, repréſentée par THALIE.

DORISE, Tante de Clarice, repréſentée par MELPOMENE.

ISABELLE, jeune Françoiſe, repréſentée par CLIO.

AXELIE, jeune Eſclave Turque, repréſentée par URANIE.

D'OBERVAL, jeune François, ami d'Haſſan; repréſenté par APOLLON.

OSMIN, François, Eſclave d'Haſſan, repréſenté par la RENOMMÉE.

Suite d'ESCLAVES.

L'ALGERIEN,

OU LES MUSES COMEDIENNES

COMEDIE-BALLET.

En trois Actes & en Vers.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente les Jardins d'un Harem, ou Serrail d'Alger. Dans l'enfoncement eſt un Bâtiment d'une forme réguliere.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

BELLE Clarice enfin vous déciderez-vous ?
Un peu plus de gaité dans vos regards éclate.
Le ſort d'Haſſan deviendra-t'il plus doux ?

A ſon égard ceſſez-vous d'être ingrate ?

CLARICE.

Chere Iſabelle, Haſſan attaque en vain mon cœur ;
Mais malgré mon indifférence,
Je ſais qu'il eſt mon bienfaicteur,
Et j'écoute avec complaiſance
L'amitié, la reconnoiſſance
Qui me parlent en ſa faveur.
Ses ſentimens pour moi peuvent ſeuls me déplaire.

ISABELLE.

Ils auroient dû vous paroître odieux,
Si le ſort pour vous trop contraire
Vous eût livré aux loix d'un Maître impérieux ;
Mais graces au deſtin l'honneur le plus ſévere
N'a point à rougir en ces lieux.
Haſſan dans ſon Serrail s'eſt montré comme un pere
Compatiſſant & généreux,
Et chaque jour ſon amitié ſincere
Raſſemble ici les plaiſirs & les jeux.

CLARICE.

Les plaiſirs les plus vifs perdent le don de plaire,
Lorſque le cœur n'a plus de goût pour eux.

ISABELLE.

Haſſan en ſa faveur a bien des avantages ;

Ils vaincront votre cruauté:
Vous le ſavez, des Turcs il brave les uſages,
L'orgueil dans ſon Pays ne l'a point arrêté.
En Europe ſes longs voyages
Ont adouci ſes mœurs, poli ſa probité,
Que le ſéjour d'Alger eut pu rendre ſauvages;
Il n'a du Muſulman que la ſimplicité;
Il s'eſt défait de ſa ſombre rudeſſe,
Il a ſçu du François ſaiſir l'urbanité,
La gaité, la délicateſſe,
Et n'a point ſa folie & ſa légéreté.
Sa figure, il eſt vrai, n'eſt rien moins qu'agréable.

CLARICE.

Par ce défaut léger peut-on être arrêté?
Un homme eſt toujours bien dès qu'il eſt eſtimable,
Les qualités du cœur, un eſprit ſociable,
De ce ſexe ſont la beauté.
Je les vois dans Haſſan, & je lui rends juſtice;
S'il la rendoit à vos attraits,
S'il vous offroit des vœux qu'il m'offre par caprice,
Nous ſerions tous trois ſatisfaits.

ISABELLE.

Je l'avouë avec confiance,
Si, comme Haſſan l'aſſure, il alloit dans la France
Fixer avec nous ſon deſtin;

Sans en rougir j'accepterois ſa main,
Et je la chérirois plus que ſon opulence;
Mon cœur eſt encor libre ....

CLARICE.

Et le mien ne l'eſt pas ;
Voilà la ſource de mes peines.
J'aurois moins à ſouffrir ſi mes foibles appas
Ne l'avoient pas mis dans mes chaînes.
Je vous ſurprends .... mais liſez dans mon cœur :
D'Oberval à Marſeille en devint le vainqueur,
Preſqu'au premier inſtant qu'il parut à ma vuë,
Son ame en me voyant à ſon tour fut émuë :
Ce que nous reſſentions ſe peignoit dans nos yeux ;
La ſympathie agiſſoit ſur notre ame ;
Il me fit l'aveu de ſes feux ;
Je ne lui cachai point le progrès de ma flâme ;
Nous nous aimions enfin, & nous étions heureux.

ISABELLE.

Mais avec tant de ſoin pourquoi cacher ces nœuds ?
D'Oberval eſt aimable, & je ſuis peu ſurpriſe....

CLARICE.

Hélas ! vous le ſçavez, je dépends de Doriſe,
Sœur de mon pere, il avoit en mourant,
Ordonné qu'à ſes Loix je reſterois ſoumiſe.

Elle vit d'Oberval, il lui parut charmant.
L'amour d'une Rivale eſt toûjours un tourment;
Celle qu'on craint le moins peut faire une infidelle :
J'aimois, & je tremblois d'aimer un inconſtant :
Doriſe à mes regards étoit encor trop belle;
Mais par de nouveaux ſoins d'Oberval chaque jour
Calmoit ma jalouſie, & ma frayeur mortelle,
Et par bonheur ces ſoins ſi chers à mon amour,
Doriſe les prenoit pour elle.

ISABELLE.

C'eſt donc là cet Amant qu'elle croit voir toûjours,
Et dont elle parle ſans ceſſe ?

CLARICE.

C'eſt lui-même, & je vois aſſez par ſes diſcours
Que l'abſence & l'amour redoublent tous les jours
Ses viſions, & ſa foibleſſe :
Cependant d'Oberval fut contraint de partir,
Et ſans doute ſon inconſtance
Loin de nous ſçut le retenir :
Souvent pour diſſiper l'ennui de ſon abſence,
Nous nous promenions ſur la mer :
Ce jour qui nous fut ſi funeſte,
Vous voulûtes nous ſuivre, un Corſaire d'Alger
Surprit notre Vaiſſeau. Vous ſçavez tout le reſte.

ISABELLE.

Des malheurs que le ſort a déployés ſur nous,
Votre amitié me dédommage.
Nos fers ſont d'ailleurs aſſez doux:
Haſſan nous acheta ; c'eſt le Turc le plus ſage
Et le plus affable de tous.

CLARICE.

Il eſt vrai ; mais en vain il m'offre ſon hommage,
L'amour contre ſes ſoins oppoſe d'autres traits :
Il a gravé dans mon cœur une image
Que l'abſence ou le tems n'effaceront jamais.

ISABELLE.

Je plaignois vos chagrins ſans ſçavoir vos ſecrets ;
Et maintenant je les partage:
Pardonnez mon erreur ; mais depuis quelque tems
Vos ennuis me ſembloient moins grands;
Vous marquiez pour ces lieux bien moins de répugnance,
Et tous ces heureux changemens
Je les attribuois à la reconnoiſſance.

CLARICE.

Je l'avouërai, de ſecrets mouvemens
Font paſſer dans mon cœur une joie inconnue ;

Depuis cinq ou ſix jours ma douleur diminue....
Vous le dirai-je ?... En de certains momens
J'éprouve ces raviſſemens,
Ce trouble, ces tranſports que m'inſpiroit la vue
Du plus cher de tous les Amans.
Mon ame s'ouvre à des preſſentimens,
Et ma gaité ſemble être revenue.

SCENE II.

CLARICE, ISABELLE, DORISE.

DORISE.

FElicitez Doriſe toutes deux ;
D'Oberval eſt ici, la choſe eſt confirmée.

ISABELLE.

Voilà de ſes erreurs.

DORISE.

Je l'ai vu dans ces lieux....

CLARICE.

Eh quoi ! dans ces jardins ?

DORISE.

Oui. Mon ame eſt charmée.

CLARICE *à Iſabelle.*

O Ciel ! mon cœur me dit que Doriſe a raiſon.

ISABELLE *à Clarice.*

Dans ces jardins un homme ! & d'Oberval encore !
Elle extravague.

CLARICE.

Hélas !

DORISE.

Cette affreuſe priſon
Ne me ſépare plus d'un Amant que j'adore.
Iſabelle... Clarice... Il eſt toûjours charmant :
Oui d'Oberval eſt un Amant unique ;
Je n'en ſçaurois douter, il eſt tendre, conſtant,
Et c'eſt ſon amour ſeul qui l'amene en Afrique...
A Clarice.
Mais ſoyez donc ſenſible au plaiſir que je ſens.

CLARICE.

Je le partagerois ſans doute ;
Mais des obſtacles trop puiſſans....

ISABELLE.

La choſe eſt impoſſible, & choque le bon ſens.
Un François au Serail ! quelle folie !

DORISE.

Ecoute.
Tout le jour tu me contredis ;
Tu taxes tout ce que je dis
D'illuſion, de rêverie :
Tu te crois raiſonnable, & tu t'en applaudis ;
Mais ton bon ſens, ou plutôt ta manie,
Donne un fond de triſteſſe à ce que tu prédis ;
Deſeſpérer de tout eſt ta vertu chérie.
Va, reçois de moi cet avis :
Un excès de raiſon eſt pis que la folie.

CLARICE.

A Iſabelle. *A Doriſe.*
Peut-être qu'en effet... Mais l'avez-vous bien vu ?
De lui toûjours préoccupée,
Cent fois croyant le voir, vous vous êtes trompée...
Dans le fond, de Doriſe il eſt fort bien connu ;
Il ſe pourroit.....

DORISE.

Tu peux m'en croire :
L'amour nous donne de bons yeux.

Haſſan & lui s'entretenoient tous deux.

ISABELLE.

Haſſan & lui !... Nouvelle hiſtoire.
Chez ſes femmes un Turc qui méne les Galands !
De Paris cette mode arrivera peut-être.

CLARICE *à Iſabelle.*

Laiſſez-la dire.....

ISABELLE.

Eh quoi ! vous pouvez l'écouter ?

DORISE.

A travers les barreaux qui grillent ma fenêtre
Je les ai vus.....de loin.....mais je n'en puis douter.....
Je vais voir la fin de mes peines ;
Mon cher d'Oberval vient hâter
L'heureux moment qui briſera mes chaînes :
J'en jurerois, il vient traiter de ma rançon.

ISABELLE.

Mais par malheur Madame oublie
Que nous avons caché notre vrai nom,
Notre état, & notre Patrie.

DORISE.

A votre froid bon ſens nous dûmes cet avis.

CLARICE.

Dans une avanture auſſi triſte,
Nos noms du moins reſtoient enſevelis
Sous les faux que nous avons pris
De Fatmé, Fatime, Agariſte.
Nos parens à Marſeille ont pleuré notre mort :
Notre Vaiſſeau ne rentrant point au Port,
Ils auront ſuppoſé qu'il avoit fait naufrage ;
Ils auroient trop rougi de notre ſort,
S'ils avoient pu ſçavoir notre eſclavage.

ISABELLE.

Nous ne nous doutions point qu'Haſſan fût ſi poli.

DORISE.

Je vous dis en un mot, un fait bien établi....
A Marſeille d'ailleurs on a tant de nouvelles
De tout ce qui ſe paſſe ici....
L'amour de nos malheurs peut l'avoir éclairci,
Et mes deux yeux ſont des témoins fidelles.
Haſſan vient. Il vaincra votre incrédulité.

SCENE III.

CLARICE, DORISE, ISABELLE, HASSAN.

DORISE.

HAssan me rendra-t-il enfin la liberté?

HASSAN *à Dorise.*

Agariſte dans peu vous ſerez ſatisfaite.

DORISE.

En hâtant ma félicité,
Elle en deviendra plus parfaite.

HASSAN.

Je vais céder à votre empreſſement;
Que votre inquiétude ceſſe.

DORISE *à Clarice.*

Ai-je fait un faux jugement?

HASSAN *à Clarice.*

Puis-je, belle Fatmé, vous parler un moment?

227.

A Iſabelle & à Doriſe.
Pardonnez mon impoliteſſe.

ISABELLE.

Eloignons-nous.

DORISE.

Je cours pour chercher mon Amant.

SCENE IV.

CLARICE, HASSAN.

HASSAN.

POur la derniere fois ſouffrez que je vous preſſe
De me parler ſans nul déguiſement.
Votre bonheur ſur-tout eſt ce qui m'intereſſe...

CLARICE.

C'eſt trop peu pour tous vos bienfaits
De toute ma reconnoiſſance;
Mais enfin...

HASSAN.

Mes déſirs ſeront tous ſatisfaits,
Si vous daignez me voir ſans répugnance.
Quand on a mon âge & mes traits....

CLARICE.

Vous êtes trop modeſte, & c'eſt mal vous connoître.

HASSAN.

C'eſt parce que je me connois,
Que j'ai peu de mérite à l'être.
J'ai toûjours les mêmes projets.
Nos uſages, nos mœurs & nos Loix que je hais,
Vont m'exiler des lieux de ma naiſſance.
Pour la ſociété tous les hommes ſont faits,
Les Turcs ignorent ſes attraits,
Et tout m'invite à chercher dans la France
Ses plaiſirs délicats qu'ici mon opulence
Ne me procureroit jamais ;
Mais m'unir avec vous, vivre avec vous ſans ceſſe,
Eſt le bien qui me flatte, & que je me promets.
Du vrai bonheur l'image enchantereſſe
Ne s'offre à moi que ſous vos traits.

CLARICE *bas.*

Tout ce qu'il dit de lui je le ſens pour un autre.
Haut.
Trop généreux Haſſan, quelle erreur eſt la vôtre.

HASSAN.

Belle Fatmé, je cherche un ſolide bonheur :

L'eſtime & l'amitié ſont les plaiſirs du cœur,
Et je n'ai point l'ame obſédée
Des tranſports d'une folle ardeur,
Un ſentiment plus ſûr pour vous l'a décidée.
Des douceurs de l'Hymen, de ſes engagemens
J'ai peut-être une fauſſe idée;
Mais je crois que ſes nœuds doivent être charmans:
Lorſque ſans le ſecours de ces feux violens,
Fruits de la paſſion, périſſables comme elle,
La confiance mutuelle,
L'amitié, les égards, & les ſoins complaiſans
D'un tendre Epoux, d'une Epouſe fidelle,
Peuvent remplir tous les momens,
Le Ciel attache alors au doux nœud qui les lie
Les plaiſirs des amis, le repos de la vie,
Et les délices des Amans.

CLARICE *bas.*

Quel bonheur d'Oberval! ſi le Ciel plus propice....

HASSAN.

Ce n'eſt donc point un amoureux caprice
Qu'aujourd'hui j'exige de vous:
J'oſe vous demander un moindre ſacrifice.
Des mains de l'amitié prenez-moi pour Epoux.

CLARICE.

D'un généreux penchant vous êtes la victime . . . .
Eh pourquoi m'offrez-vous vos vœux?
Je ne ſçaurois vous rendre heureux,
Vous le ſeriez avec Fatime.

HASSAN.

Je connois ſes appas, je l'aime, je l'eſtime;
Sans doute votre amie a tous les agrémens
Et de ſon ſexe & de ſon âge,
Son eſprit eſt aimable, & ſes traits ſont charmans;
Mais vous me plaiſez davantage.

CLARICE.

Dans de trop grands dangers votre erreur vous conduit:
Haſſan, votre amitié me flatte;
Mais je dois m'oppoſer aux deſſeins qu'elle ſuit;
Si je veux n'être pas ingrate.

HASSAN.

Je m'y livre avec ſûreté;
Et l'on peut accorder le déſir qui me preſſe;
Et votre généroſité.
Il ſemble à mes projets que le Ciel s'intereſſe;

Depuis six jours il a conduit chez moi
Un François qui rendra ma retraite facile.

CLARICE.

Un François !

HASSAN.

Oui, Fatmé. Soyez tranquile :
J'ai confié mes secrets à sa foi....

CLARICE.

Eh le connoissiez-vous ?

HASSAN.

J'en fis la connoissance
A mon dernier voyage en France.
Son abord me prévint ; il a des sentimens,
Beaucoup d'esprit, sans suffisance ;
Et des jeunes gens de son tems
Il réunit les graces, les talens,
Sans en avoir l'impertinence.
Enfin quoique tous deux d'âges fort différens ;
L'amitié nous unit.

CLARICE.

Mais c'est donc un jeune homme ?

HASSAN.

Oui ; mais prudent, quoiqu'il n'ait pas trente ans.
Son Vaiſſeau dans le Port . . . .

CLARICE.

Et ce François ſe nomme ? . . .

HASSAN.

D'Oberval eſt ſon nom... Mais l'auriez-vous connu ? ..

CLARICE.

Seroit-il vrai ? . . . L'ai-je bien entendu ?

HASSAN.

Parlez Fatmé : vous paroiſſez émuë.

CLARICE.

Il eſt vrai . . . ce François . . . je l'ai vu quelquefois,
Et de lui ma famille étoit beaucoup connuë.

HASSAN.

Rien de plus heureux pour tous trois.
Comme moi-même il ſçait ce que je penſe
Il connoît mes projets, il les approuve tous . . . .
Sans doute en ſes diſcours vous aurez confiance,

233.

Ils vaincront votre réſiſtance :
Je tiendrai d'un ami mon bonheur le plus doux.
Bientôt vous l'allez voir paroître.

CLARICE.

Quoi je pourrai le voir ! . . Vos bontés aujourd'hui. . .

HASSAN.

Eh ! pourquoi non ? vous devez me connoître,
Fatmé, voyez en moi toûjours un tendre ami,
Et n'y voyez jamais un Maître.
Ce Serail ne vous a cauſé que trop d'ennui :
A tous momens je prétens qu'il vous voie,
Ces murs ne ſont plus faits, ni pour vous, ni pour lui.
Avoüez qu'à le voir vous aurez quelque joie ? . . .

CLARICE.

Mais . . . il connoît . . . ce que j'ai de plus cher ;
Et l'amour . . . du Pays . . . .

HASSAN.

Pourquoi vous en défendre ?
L'amour de la Patrie eſt un penchant ſi tendre . . . .
On en triomphe à peine, & même dans Alger.

Eh ! le vôtre, Fatmé, pourroit-il me ſurprendre ?
J'ai beaucoup voyagé ; mais de tous les Pays,
Celui dont mes regards ont été plus ravis,
Où toutes les beautés naiſſent, ou vont ſe rendre ;
C'eſt la France, ſans doute : elle eſt à tous égards,
Quoiqu'en diſe l'envie & malgré ſon murmure,
Le chef-d'œuvre de la Nature,
Et l'heureux azile des Arts.
Que votre goût pour elle éclate à mes regards.
Mon cœur à ſes beautés comme vous eſt ſenſible.

CLARICE.

Oh ! le goût que j'éprouve eſt un goût invincible.

HASSAN.

Vous trouverez d'Oberval bien changé :

CLARICE.

Comment donc !

HASSAN.

Son cœur eſt plongé
Dans une amertume terrible :
Par un coup imprévu la mort l'a ſéparé
D'une Maîtreſſe aimable, & tendre autant que belle.

CLARICE *bas.*

Ah ! je reſpire. Il eſt fidele.

HASSAN.

Par la douleur ſon cœur eſt déchiré :
En voyageant il a cru s'en diſtraire ;
Mais les maux de ce caractere
Sont pour un cœur ſenſible auſſi longs que cuiſans.
Son Vaiſſeau dans le Port fut pouſſé par les vents ;
A ſon eſprit alors l'amitié me rappelle,
Il me fait avertir ; j'accours à la nouvelle.
Jugez de la douceur de nos embraſſemens :
Il eſt chez moi depuis ; mais à tous les momens
Sa triſteſſe ſe renouvelle.
Vous verrez ſes regrets... Ses pleurs ſont ſi touchans....
Oh ! vous aurez pitié de ſa douleur mortelle.

CLARICE.

Elle s'adoucira peut-être avec le tems.

HASSAN.

Je vous laiſſe... En ces lieux je reviens le conduire ;
En revenant.
Pour vous faire jouir de ſon étonnement,
J'aurai ſoin de ne pas l'inſtruire
Que vous le connoiſſez. L'amitié qui m'inſpire
Voudroit que tout pour vous devint amuſement.

Il ſort.

SCENE V.

CLARICE *seule.*

Ciel, au bonheur que tu me rends ;
Pourquoi mêler tant de trouble & de crainte !
J'étois maîtresse à peine de mes sens....
Mais aux mouvemens que je sens
Je puis enfin me livrer sans contrainte.

SCENE VI.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Il est parti. Je guétois le moment.
Vous adouciſſez-vous ? êtes-vous moins cruelle ?

CLARICE.

Partagez mes transports... ah ! ma chere Isabelle !..
Qui pouvoit se flatter d'un tel événement !...
Quelle joie !... Oui.... je suis dans un raviſſement....
Tout ce qu'Hassan m'a dit prouve qu'il est fidelle....

237.

ISABELLE *étonnée.*

Un transport si prompt & si grand,
A vous parler vrai me surprend,
Sa constance pour vous n'est pas une nouvelle,
Vous deviez y compter....

CLARICE.

Cet agréable instant
Est le plus flatteur de ma vie....
Vous me voyez transportée & ravie....

ISABELLE *avec trouble.*

Eh! mais je crois qu'il ne tenoit qu'à vous
D'avancer un instant si doux,
Si vous en aviez b en envie.
L'heureux Hassan n'eût point fait le cruel.

CLARICE.

L'heureux Hassan!... quelle est cette folie!

ISABELLE.

Je ne vous blâme point!... il est fort naturel...

CLARICE.

Qu'a donc Hassan de commun, je vous prie,
Avec mes tendres mouvemens?

ISABELLE.

Oh! pour le coup je ne ſçai que vous dire ;
Sans doute vous voulez ſonder mes ſentimens ;
Mais croyez quelque goût que ſa vertu m'inſpire ;
Que je vous vois ſans peine achever ſon bonheur.

CLARICE.

Qui vous parle d'Haſſan? D'où vous vient cette erreur ?

ISABELLE.

De qui s'agit-il donc ?

CLARICE.

De d'Oberval ſans doute.

ISABELLE.

Eſt-ce qu'il eſt ici !

CLARICE.

Je vous l'ai dit cent fois . . . . ?
Jugez du plaiſir que je goute ?
Son cœur eſt toûjours ſous mes loix....
Il me croit morte, il me pleure ſans ceſſe.
Que j'aurai de plaiſir à bannir ſa triſteſſe !...
Quelle ſera ſa joie ! Il va bientôt me voir,
Je ſens que pour la concevoir,

239

Il faudroit avoir ma tendreſſe.

ISABELLE.

Votre bonheur m'étonne autant qu'il m'intereſſe :
Mais Haſſan ſçait-il votre amour ?
Allez-vous quitter ce ſéjour ?
Expliqués-moi comment ?.... Oh bon ! Voici Doriſe.
Les fous ſont toujours importuns.

SCENE VII.

CLARICE, ISABELE, DORISE.

DORISE.

LE deſtin qui me favoriſe
Fait pour moi des efforts qui ne ſont pas communs ;
Mais il me rend en vain un Amant qui m'adore,
Si vous ne ſecondez mes vœux,
Sans doute Haſſan ne me retient encore
Que pour vous engager à partager ſes feux. . . .
Que vous a-t'il apris ? Faut-il que je l'ignore ?

ISABELLE.

Rien du tout.

DORISE.

Comment rien !. . . Pour mon cœur amoureux

C'eſt un coup de poignard.

CLARICE *à Iſabelle.*

Tâchez de m'en défaire.

Que lui dirai-je ?

ISABELLE *bas à Clarice.*

Rien, Allez. Laiſſez-moi faire.

A Doriſe.

Vous croiez donc toujours d'Oberval dans ces lieux ?

DORISE.

Aparemment, j'en puis croire mes yeux.

ISABELLE.

D'une illuſion agréable
On a bien de la peine à deffendre ſon cœur,
Ce qu'on déſire avec ardeur
Paroît toujours aſſez croyable ;
Mais on revient bien-tôt de ſon erreur,
Lorſqu'on a comme vous un eſprit raiſonnable.

DORISE.

Je vous jure .... Eh ! pourquoi voudrois-je vous tromper ?
Je l'ai vû. C'eſt un fait.

ISABELLE.

d'Oberval?

DORISE.

Oui. Lui-même.

ISABELLE.

Je conçois aiſément qu'un Amant que l'on aime
Maître de notre eſprit doit toujours l'occuper;
Vous avez une ame ſi tendre . . . .

DORISE.

Vous me connoiſſez bien. C'eſt une paſſion . . . .
Une ardeur . . . .

ISABELLE.

Oh! La choſe eſt facile à comprendre;
Tout doit céder ſans doute à cette impreſſion,
Et dans tous les objets dont la vûë eſt frappée
Le cœur cherche, & croit voir ces traits victorieux;
La voix, l'air, les regards dont l'ame eſt occupée . . . .

DORISE.

Quand vous verriez mon cœur vous n'y liriez pas mieux.
Son Image me ſuit. . . Je crois toujours l'entendre. . .
Je lui parle. . . . .

ISABELLE.

Et voilà d'où naît l'illusion.
L'esprit le plus sensé peut se laisser surprendre ;
Et l'Amour fait son Rolle en trompant la raison.

DORISE *à Clarice.*

Son idée en effet est assez vraisemblable ;
Cependant .... mon erreur seroit bien pardonnable.

CLARICE.

J'entens du bruit, . . . Ce sont les Bostangi ;
Que leurs travaux menent ici.
Ils paroissent déja. Tâchez de vous contraindre.

DORISE *à Clarice.*

Vous n'auriez qu'à vouloir, nous serions tous heureux ;
Et c'est vous dans le fond qui me rendez à plaindre.

ISABELLE.

Ils avancent . . . Soiez plus discrete à leurs yeux.

DORISE.

Oh ! J'aime trop pour pouvoir feindre :
Pourquoi d'ailleurs me cacher devant eux ?
Je parle pour leur Maître, & je n'ai rien à craindre.

SECOND INTERMEDE.

Entrée des Boſtangi du Serrail d'Haſſan ; ils portent tous les Inſtrumens propres au Jardinage, & par une Pantomime ils expriment leurs differens emplois dans les Jardins.

Deux Boſtangi François dans le tems que les autres forment leurs pas chantent, une bouteille de Sorbet à la main.

DUO. PREMIER AIR.

QUe le Sorbet eſt déteſtable !
Quel plaiſir de boire du Vin !
A l'aſpect de ce jus divin,
L'ennui s'envole & tout devient aimable :
Mais ces lieux malheureux ſont maudits du Deſtin,
C'eſt pour boire de l'eau que l'on ſe met à table.
Que le Sorbet eſt déteſtable !
Quel plaiſir de boire du Vin !
A l'aſpect de ce jus divin,
L'ennui s'envole & tout devient aimable.

On danſe.

Un pas de deux Pantomime.

DUO. SECOND AIR.

Beau ſéjour que nos vœux redemandent envain ;

Pourrions-nous perdre la mémoire
Des plaiſirs & des biens qui naiſſent dans ton ſein ?
France heureuſe, chez toi coulent des flots de Vin,
On ne dépend que de la gloire,
Et l'on peut ſans danger du ſoir juſqu'au matin
Rire, chanter, danſer & boire.

On danſe.

L'Intermede finit par une danſe générale des Boſtangi qui vont continuer leurs travaux dans les autres parties des Jardins.

ACTE II.

SCENE I.

AXELIE, OSMIN.

OSMIN.

DEmeurez, aimable Axelie,
Puiſqu'un heureux hazard nous cache à tous les yeux,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Quel ſera près de vous le ſuccès de mes feux.
Votre cœur à la fin d'accord avec mes vœux,
Voudra-t-il conſentir au bonheur de ma vie.

AXELIE.

Oſmin, vous me parlez d'un ton bien langoureux...
Je ſuis vive, gaie & badine;
Si l'amour eſt ſi ſerieux,
A vous parler vrai, j'imagine
Que vous êtes loin d'être heureux.

OSMIN.

Je vous rends graces de m'inſtruire :

Si la gaité peut gagner votre cœur,
C'eſt mon premier talent, & vous n'avez qu'à dire.
Qu'un baiſer ſeulement commence mon bonheur,
Et vous verrez ſi je ſçai rire.

AXELIE *en ſe reculant.*

Oh ! non pas, s'il vous plaît, je ris ſans ce ſecours.
J'aime une gaité naturelle ;
Dont la langueur jamais n'interrompe le cours,
Qui s'amuſe de tout, & qu'un rien renouvelle :
La liberté, les biens, les plus tendres amours,
Ne ſçauroient me plaire ſans elle.

OSMIN.

Et voilà juſtement quelle eſt l'aimable humeur
Que donne la Nature aux lieux de ma naiſſance.
Elle auroit dû vous faire naître en France ;
On pourra réparer peut-être ſon erreur ;
J'en ai du moins quelqu'eſperance.
Vous connoiſſez pour moi d'Haſſan la confiance :
Si je me flattois d'être aimé,
D'un projet important que ſon cœur a formé
Je vous ferois la confidence.

AXELIE.

Oh ! je vous aime aſſez pour apprendre un ſecret,

OSMIN.

M'aimez-vous assez pour le taire ?

AXELIE.

Je n'aurois pas un grand effort à faire :
Si j'ai le cœur peu tendre, il est au moins discret.

OSMIN.

Eh bien sachez qu'Hassan va rompre l'esclavage
Des Françoises qui sont ici depuis six mois ;
Nous les menons en France, & je fais à mon choix
Les arrangemens du voyage :
Il ne faut que m'aimer pour venir avec nous....
Ne croyez pas que j'exagère,
Dans ce climat aussi riant que doux,
Vous verrez tout ce qui peut plaire ;
Et c'est le seul digne de vous.

AXELIE.

Sans doute. Qui ne croit que c'est dans sa Patrie
Qu'on trouve le suprême bien ?
Chaque homme sur ce point a la même manie,
Et de tous les Pays ne vante que le sien.

OSMIN.

Oui. Mais ce que je dis du mien ;

L'Europe entiere le publie.
C'eſt le Ciel le plus beau . . . .

AXELIE.

Oh ! cela n'y fait rien :
Bientôt le plus beau Ciel ennuie.

OSMIN.

J'en conviens. Lorſque comme ici,
Et dans tous les Pays qu'on appelle Turquie,
On paroît ignorer tout le prix de la vie,
Que le Printems de l'âge eſt obſcurci
Par la honte des fers, la crainte, le ſouci,
Que d'un Maître abſolu l'on ſert la tyrannie,
Qu'on ne vit que pour lui. . . .

AXELIE.

Propos de jalouſie :
Les malheurs de celui qui ſert
Font le bonheur de celui qui commande ;
L'un gagne ce que l'autre perd.

OSMIN.

En Turquie on exige, en France l'on demande. . . .

AXELIE.

La différence n'eſt pas grande :
Le bien le plus gardé tôt ou tard eſt offert.

OSMIN.

Cependant votre Sexe ici dans l'eſclavage
Porte d'indignes fers, & languit ſous leur poids ;
Auſſi nous lui rendons un éternel hommage,
Tandis qu'en France il goûte l'avantage
De vivre libre, & de donner des loix :
Nous ne ſommes jamais heureux que par ſon choix.
Maîtreſſes du bonheur, les Belles ſont nos Rois.

AXELIE.

Et c'eſt tout comme ici. Le Turc le plus farouche
Soupire, & languit à nos pieds.

OSMIN.

Mais qu'il vous plaiſe, ou non, il faut que vous feigniez
Que ſon amour vous honore, & vous touche.
Lors même qu'il s'abaiſſe il vous donne la loi,
Et le Tyran ne vous couronne
Que pour vous enchaîner un peu plus près de ſoi.
Une foule d'Argus toujours vous environne,
Vous ſuit par tout, vous contraint, ou vous prône :
Se faire déteſter eſt ſon affreux emploi.
C'eſt tout le contraire chez moi :
Les Belles en tout tems ſont comme ſur un Trône,
Leur volonté décide, elle défend, ordonne,

On obéit, ſans demander pourquoi :
Leur pouvoir eſt un bien que la beauté leur donne ;
Elles ſortent ſans ſuite, & rentrent ſans effroi,
En bravant le couroux du ſot qui les ſoupçonne,
Et toujours ſur leur bonne foi....

AXELIE.

Elles ne trompent donc perſonne !

OSMIN.

Ah ! j'oublios cet article important.
Elles trompent auſſi comme par tout le monde :
Mais en France tout les ſeconde,
Et ce plaiſir eſt ici plus piquant.

AXELIE.

Vous voilà bien. Pour un mot innocent....

OSMIN.

Mon Dieu, n'ayons point de querelle,
Eh bien ſur ce tableau fidelle ?

AXELIE.

Il pourroit me tenter s'il étoit reſſemblant.
Malgré tous vos diſcours je doute cependant
Que la grandeur de vos Sultans de France....

OSMIN.

Oh ! vraiment, quelle différence !

Je ſçai que vos Sultans en impoſant des fers,
Se flattent de regner ſur cent Peuples divers :
Leur Empire s'étend juſqu'aux lieux où nous ſommes.
Mais quels ſont les humains ſoumis à leur pouvoir ?
Des Eſclaves tremblans qu'ils dédaignent de voir :
Notre Roi regne ſur des hommes,
Souverain de leurs cœurs l'amour fait leur devoir.
Dans un Serrail obſcur où l'orgueil les reſſerre,
Vos Sultans amollis par d'éternels loiſirs,
Poids inutiles de la Terre,
Abandonnent leur gloire aux bras de leurs Viſirs.
Le Sultan des François fait lui-même la guerre,
Et ce n'eſt qu'en Héros qu'il ſe livre aux plaiſirs.

AXELIE.

Mais c'eſt donc un Prince admirable !
Les cœurs doivent voler au-devant d'un tel Roi.

SCENE II.

DORISE, AXELIE, OSMIN.

DORISE.

MOn cher Oſmin, ayez pitié de moi ;
Vous pouvez me tirer d'un état déplorable :

A Axelie.

J'aime . . . Oh ! devant vous je ne me gêne pas.
Je vous crois, aimable Axelie,
Un très-bon cœur, & de plus mon amie :
On doit penſer fort bien quand on a tant d'appas.

AXELIE.

Le Compliment . . . .

DORISE.

Je n'ai pas le loiſir d'en faire.
Cher Oſmin, il faut me ſervir . . . .
On ne nous entend point ? . . .

OSMIN.

En quoi puis-je vous plaire ?
Je ſuis prêt à vous obéir.

DORISE.

C'eſt un amour ſi vif.... Ce n'eſt plus un myſtere....
Il eſt ici. Je veux ou le voir, ou périr.
Tu le connois ?

OSMIN.

Qui donc ?

AXELIE.

Quelqu'un vient ce me ſemble.

OSMIN *en s'en allant.*

Pardonnez si je fuis.

AXELIE *en s'en allant.*

Je vous quitte à regret.

DORISE *en s'en allant.*

Dans le Bosquet voisin retrouvons-nous ensemble :
Je vous apprendrai mon secret.

SCENE III.

HASSAN, D'OBERVAL.

HASSAN.

OUi, d'Oberval, ainsi pensent les Musulmans :
Leur cœur, sans s'arrêter à des recherches vaines,
N'aspire qu'à la paix, ne fuit que les tourmens :
Ce qu'on appelle amour pour eux n'a point de chaînes.
Tout suit dans leurs Serrails l'essor de leurs désirs,
Si les femmes font leurs plaisirs,
Elles ne font jamais leurs peines ;
C'est tout ce que mon ame adopte de leurs mœurs.

D'OBERVAL.

Je sens par le chagrin qui me suit & m'accable,

Qu'une paſſion véritable
Peut nous cauſer le plus grand des malheurs:
Clarice eſt pour mon cœur une ſource durable
D'ennuis, de regrets & de pleurs.
Cependant ſi l'amour a des jours de triſteſſe,
Il ſçait répandre auſſi la plus aimable yvreſſe
Sur ſes plus cruelles rigueurs.
Chez nous il eſt bien plus ſentiment que foibleſſe,
En affectant notre ame, il l'émeut, l'intereſſe;
Et franchement le vôtre . . . .

HASSAN.

Eſt le ſeul de bon ſens:
Nous vivons pour nous-mêmes, & tout flatte nos ſens.
Sur ce point ſeul nul ſouci ne nous preſſe.

D'OBERVAL.

Mais comment reçoit-on de pareils ſentimens?

HASSAN.

Fort bien. On nous traite en Amans,
Et nous n'avons point de Maîtreſſes.

D'OBERVAL.

C'eſt connoître l'Amour par ſes moindres douceurs.
Cette aimable délicateſſe

Que vous croyez ici le comble des erreurs,
Donne ſeule un prix aux faveurs :
C'eſt elle qui bannit de chez nous la rudeſſe,
Elle calme, adoucit le feu de la jeuneſſe,
Elle pare l'amour des plus tendres couleurs ;
Elle eſt l'ame de la tendreſſe,
La ſource de la politeſſe,
Le piquant des plaiſirs, & le charme des cœurs.

HASSAN.

J'adopterois votre ſiſtême ;
Si je n'avois paſſé la ſaiſon de l'amour.
Mais venons au déſir extrême
Que j'ai d'aller fixer en France mon ſéjour.

D'OBERVAL.

Je crains que le projet où votre ame ſe livre
Ne ſéduiſe trop votre cœur ;
Examinez-vous bien avant que de le ſuivre :
Les difficultés me font peur.

HASSAN.

Je ſens le prix des jours qui me reſtent à vivre ;
Je veux aſſurer leur bonheur ;
Et pour Alger un fond de répugnance,
Des Citoyens cruels, & des barbares mœurs,
Me font trouver ici l'ennui dans l'opulence,

Le chagrin, le dégoût m'accablent, & j'y meurs.

D'OBERVAL.

Il ne faut point que votre ame balance;
On ne peut fuir avec assez de diligence
Un séjour où l'on meurt quand on peut vivre ailleurs.
Cependant à voir tout du côté favorable. . . .

HASSAN.

Je me souviens toujours de ce tems agréable
Que nous avons passé vous & moi dans Paris.
D'arts, de plaisirs, de jeux quel assemblage aimable!
C'est là que des momens on connoît tout le prix.

D'OBERVAL.

Le plaisir, il est vrai, sans cesse s'y varie.
Par tout ailleurs l'ame languit;
On ne fait que traîner sa vie;
Mais à Paris on en jouit.

HASSAN.

Ce peuple heureux semble avoir en partage
L'art de rassembler pour chaque âge
Des Societés, des plaisirs;
Tandis que nous n'avons que le triste avantage
De faire partager le poids de nos loisirs
A des cœurs malheureux flétris par l'esclavage,
Et rampans devant nos désirs

D'OBERVAL.

J'aime à vous voir penſer ainſi ſur ma Patrie ;
Son goût pour la ſociété
A bon droit doit être vanté,
Et le vôtre le juſtifie.

HASSAN.

J'ai vu toutes les Cours, & d'Europe & d'Aſie,
A la vôtre mon cœur s'eſt toujours arrêté :
Dans ces lieux embelis par l'art & la nature
Le Ciel a répandu ſes faveurs ſans meſure.
Un Monarque adoré, Pere de ſes ſujets,
Régle ſur leur bonheur & la guerre & la paix,
La Juſtice à ſes Loix aſſervit ſa Couronne ;
Le zéle & la prudence environnent le Trône,
Et j'ai vû réunis dans tous les Courtiſans,
La douceur au courage, & la gloire aux talens.

D'OBERVAL.

Cher Haſſan tous ces traits ſont gravés dans mon ame,
Et vous peignez d'après mon cœur.
Oui. Je me rends. Partons. Même déſir m'enflamme.
Que Fatmé veuille ou non, laiſſez-lui ſon erreur.
Vous n'aimez point ... D'amour. Votre bonheur.....

HASSAN.

Mais si je vais en France, il me faut une femme;
Et je ne vous cacherai pas
Que je verrois avec inquiétude
Que l'Himen près de moi ne fixât point ses pas.
J'ai pris plaisir, dans cette solitude,
A sonder son esprit & j'en fais un grand cas....
Nous tenons tous à l'habitude....
Et vous verrez bien-tôt combien elle a d'appas.

D'OBERVAL.

Je vais de tous mes soins seconder l'entreprise;
Et je désire fort que vous réussissiez.

SCENE IV.

CLARICE, HASSAN, D'OBERVAL.

CLARICE *au fond du Théatre.*

ON m'avoit dit que vous me demandiez.

HASSAN.

A Clarice. Approchez. *A d'Oberval.* C'est Fatmé. *A Clarice* L'amitié m'autorise
A souffrir que vous le voyiez.

CLARICE

CLARICE.

Je vous avois cru seul excusez ma mépriſe.

D'OBERVAL.

Quelle voix !.. Ciel !.. Que vois-je !.. En croirai-je
mes yeux ?....
Eſt-il vrai qu'à ce point le Ciel me favoriſe !

CLARICE.

Vous ne vous doutiez pas de trouver dans ces lieux,
Sous le nom de Fatmé la niéce de Doriſe ?

D'OBERVAL.

Cher Haſſan quel hazard heureux !...
Mon cœur ne peut ſuffire à cet excès de joye ...
Se peut-il que je vous revoye ? . . .

CLARICE *à d'Oberval.*

Contraignez-vous.

HASSAN *à d'Oberval.*

Les Turcs ſçavent-ils bien choiſir ?
Convenez qu'on n'a pas le goût meilleur en France.

D'OBERVAL.

Oh !. . . J'en conviens.

HASSAN.

Le Ciel a pris plaisir
De la conduire ici par préférence.
N'êtes vous pas charmé....

D'OBERVAL.

Sans doute....

HASSAN.

Sa présence
Est le bien le plus doux dont je puisse joüir.

D'OBERVAL *à Clarice.*

Dans le Serrail d'Hassan ! ... Je n'en puis revenir.

CLARICE *à d'Oberval.*

Rassurez votre contenance ;
Ou vous allez tout découvrir.

HASSAN *à d'Oberval.*

Votre joye est déja sur le point de finir ?

D'OBERVAL.

Moi ! ... Point du tout.... ma joïe est trop sincere...

HASSAN.

Eh pourquoi donc la retenir ?
De toutes les Beautés que mon Serrail reſſerre ;
Voilà celle que je préfére,
Et c'eſt de votre main que je veux l'obtenir.

D'OBERVAL *bas à Clarice.*

Oh ! C'en eſt trop. . . .

CLARICE *bas à d'Oberval.*

Quelle imprudence !

HASSAN.

Elle a quelque ſcrupule encore ; elle balance ;
Mais vous ſçaurez les faire évanouir.
J'attends tout de vos ſoins.

D'OBERVAL.

De mes ſoins !

HASSAN.

Oui ſans doute,
Vous connoiſſez mes ſentimens.

D'OBERVAL.

Il eſt vrai. . . . Mais. . . .

HASSAN.

Je compte les inſtans.
Examinez-la bien. Jugez ce qu'il m'en coute,
Pour me prêter à ſes retardemens.

D'OBERVAL.

Oui je juge en effet... *bas à Fatmé.* Je ne ſçai que lui dire.
A Clarice. Madame... Haſſan... à votre Hymen aſpire....
A Haſſan. Cependant pour pouvoir combattre ſes raiſons.
Il faudroit avant m'en inſtruire.
Il ſe pourroit que dans le fonds
Quelqu'obſtacle bien fort.....

HASSAN.

Non, c'eſt incertitude...
Ses allarmes en ma faveur
Lui donnent quelqu'inquiétude.

D'OBERVAL.

Mais ce motif eſt pour vous très-flateur.

HASSAN.

Oui, s'il étoit ſuivi d'un peu de complaiſance,

En général des Turcs vous penſez mal en France ;
Et je puis ſans orgueil imputer ſa froideur
Aux préjugés de ſa naiſſance.
Un caprice peut-être entretient ſa rigueur ?
Gagnez pour moi ſa confiance ;
Soyez ma caution, répondez de mon cœur.

D'OBERVAL.

Très-volontiers.... *bas.* Il faut m'armer de patience.
à Clarice.
Madame, Haſſan eſt..... un Turc plein d'honneur.....
triſtement.
Le ſort vous a ſoumiſe à ſa puiſſance....
Dans ce Serrail tout doit flatter ſon eſpérance :
Ses déſirs ſont des loix..... ſon choix une faveur....
Et la néceſſité.....

CLARICE. *bas.*

L'ingrat doute de ma conſtance !

HASSAN à *d'Oberval.*

Remarquez-vous cette aimable rougeur
Dont ſon viſage ſe colore ?
Ses yeux plus animés s'embéliſſent encore....

Ce mouvement, ſans doute, eſt un préſage heureux.
Vous la perſuadez.

D'OBERVAL.

à part. Ah! je ſuis à la gêne.

à Haſſan.

Cependant.... ſes refus (je l'avoue avec peine)
Les craintes, les ſoupçons qu'elle oppoſe à vos vœux
Pourroient avoir quelqu'air de vraiſemblance.....

HASSAN *à d'Oberval.*

Ne hazardez donc point un tel propos ici.

D'OBERVAL *à Haſſan.*

Je me tais, ou je dis toujours ce que je penſe.

HASSAN *bas à d'Oberval.*

C'eſt me ſervir fort mal que de parler ainſi:
Et j'aime mieux votre ſilence.

CLARICE.

Je dois vous éclaircir tous deux.
Haſſan m'accuſe de caprice;
Peut-être d'Oberval auroit-il l'injuſtice
De me croire un défaut encore plus odieux.

Je vais vous parler ſans myſtere.
Haſſan vous m'êtes cher.....

HASSAN.

Quel diſcours enchanteur!
Je pourrois eſpérer de ne vous pas déplaire?

D'OBERVAL.

En pouvez-vous douter? Madame eſt trop ſincere....

HASSAN.

Cher ami, je vous dois un aveu ſi flateur.

D'OBERVAL.

A moi!.... *bas* L'ingrate!

CLARICE.

Ils ſont tous les deux dans l'erreur.

HASSAN *à Clarice.*

Il n'eſt plus rien que je ſouhaite.
Vos bontés à mes yeux augmentent vos appas.

D'OBERVAL.

Je ſuis déſeſpéré : Ma diſgrace eſt complette.

CLARICE.

Je le vois bien, vous ne m'entendez pas.

HASSAN.

Quelle eſt donc votre idée?

CLARICE.

Haſſan, je le repete:
Vous m'êtes cher. Vos vertus, vos bienfaits
Sont gravés dans mon cœur, m'occuperont ſans ceſſe,
Et je voudrois par ma tendreſſe
Pouvoir remplir tous vos ſouhaits:
Mais de ſon cœur eſt-on le maître?
Long-temps avant de vous connoître,
L'Amant le plus aimable & le plus amoureux....

HASSAN.

En voilà plus que je ne veux.
N'achevez pas.

D'OBERVAL *bas.*

Grace au Ciel, je reſpire.
à Haſſan.
J'avois prévû quelqu'obſtacle puiſſant,
Et j'avois eu le ſoin de vous le dire.

HASSAN.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
à Clarice.
Et cet amour eſt-il ſi violent,
Que rien ne puiſſe le détruire ?

CLARICE.

Non, il eſt au-deſſus de tout événement.
Sans nul eſpoir de revoir mon Amant,
Il conſervoit ſur moi toujours le même Empire.
De mon amour tous ces lieux ſont témoins ;
En vain votre amitié, vos bienfaits, & vos ſoins
Adouciſſoient mon eſclavage ;
Je faiſois cas de votre hommage,
Je vous plaignois, je n'en aimois pas moins,
Et j'en ſouffrois bien davantage.

D'OBERVAL.

Ah ! je vous reconnois à cet amour conſtant.....
Haſſan fait un mouvement de ſurpriſe. D'Oberval troublé continue.
Pour le cœur du François que vous croyez volage.....
L'amour.... devient... quand il l'engage
Une eſpece d'enchantement.
En France en tout on eſt extrême...
Le François ordinairement

S'attache à l'excès quand il aime ;
Il n'eſt léger que lorſqu'il eſt indifférent.
Moi (ſans vouloir me citer pour modéle
D'une Maitreſſe jeune & belle
J'ai ſçû vainement le trépas :
Vous m'avez vû rempli de mon ardeur fidelle,
Ne vous entretenir que de ſa mort cruelle,
De mes malheurs, de ſes appas,
Et mon dernier ſoupir ſera pour elle.

CLARICE.

Je ſerai comme vous. Il n'eſt point de danger....

HASSAN.

Et c'eſt-là cet amour que vous vantez en France ?

D'OBERVAL.

Mais.... ſans doute.....

HASSAN.

L'amour n'eſt qu'une extravagance.
Elle fera ſagement de changer.
Fatmé, rentrez.

Clarice rentre.

SCENE V.

HASSAN, D'OBERVAL.

HASSAN *continue.*

J'Ai peine à me défendre
D'un tranſport dangereux que je veux réprimer.

D'OBERVAL.

Quoi? voudriez-vous ceſſer de vous faire eſtimer?

HASSAN.

Quel aveu!... que viens-je d'entendre?

D'OBERVAL.

Mais, Haſſan.....

HASSAN.

Laiſſez-moi. Trop ingrate Fatmé...
Une Eſclave!... avouer un amour qui m'offenſe...
Je ſens que mon ſang allumé
Me pouſſeroit à quelque violence.
Sortons.

270

SCENE VI.

D'OBERVAL *seul.*

VRaiment ceci prend un fort mauvais tour.
La circonſtance eſt périlleuſe....
Elle auroit dû ſe taire.... Oui... je vois peu de jour.
En vain l'ame d'Haſſan eſt noble & généreuſe....
Je connois la façon dont les Turcs font l'amour...

SCENE VII.

D'OBERVAL, OSMIN.

OSMIN.

MOnſieur?

D'OBERVAL.

Qu'eſt-ce?

OSMIN.

Pardon, un mot.

271.

D'OBERVAL.

Je vous écoute.

OSMIN.

Est-vous par hazard qu'on nomme d'Oberval ?

D'OBERVAL.

Moi-même.

OSMIN.

Et François, sans doute ?

D'OBERVAL.

Oui.

OSMIN.

J'en ai, je vous jure, un plaisir sans égal.
Je suis François aussi. Pour le Pays natal
Je conserve un amour si tendre....

D'OBERVAL.

De quoi s'agit-il donc ? Parlez ; je suis pressé.

OSMIN.

Quelqu'un pourroit-il nous entendre !...
Vous voilà du Patron, je croi, débarrassé.

D'OBERVAL.

Nous sommes seuls.

OSMIN.

Bien fait, jeune comme vous l'êtes....

D'OBERVAL.

Je n'aime point l'éloge. Après.

OSMIN.

Un bon esprit,
Sans haïr l'éloge, en rougit.
Mais les conquêtes que vous faites....

D'OBERVAL.

Oh! finissons cet entretien.
Que voulez-vous? Puis-je vous être utile?

OSMIN.

Non, Monsieur; c'est moi qui.....

D'OBERVAL.

Je n'ai besoin de rien.
Adieu.

OSMIN.

Vous êtes difficile.

En l'arrêtant.

Je ſerai court. Daignez m'écouter un inſtant.

D'OBERVAL.

Voyons.

OSMIN.

Une Françoiſe à ſes ſermens fidelle,
Dont vous êtes l'heureux Amant.

D'OBERVAL.

Eh bien cher ami que fait-elle?

OSMIN.

Vous n'êtes plus ſi preſſé maintenant.

D'OBERVAL.

J'étois pour elle en ce moment
D'une inquiétude mortelle.

OSMIN.

C'eſt bien fait. Elle vous le rend,
Sans doute même avec uſure.

D'OBERVAL.

Rien n'égale l'amour que mon ame reſſent ;

OSMIN.

De cet amour je connois la nature.
J'étois en France un aimable, un brillant,
Un fat complet, & preſqu'un petit Maître....

D'OBERVAL.

Moi je ne le ſuis point, j'aurois honte de l'être.

OSMIN.

Je vous en fais mon compliment.
C'eſt pourtant un état charmant.

D'OBERVAL.

Mais de ſa part enfin qu'aviez-vous à me dire ?

OSMIN.

Je ne l'oublios pas ; je vais vous en inſtruire.

D'OBERVAL.

Eh ! Dépêchez-vous donc.

OSMIN.

Dans une heure au plus tard ;
Et pas plus tôt. Venez dans ce lieu même.

D'OBERVAL.

D'OBERVAL.

Et j'y verrai l'objet que j'aime ?

OSMIN.

Oui. Je croi qu'un heureux hazard
Alors pourra bien l'y conduire.
Y viendrez-vous ?

D'OBERVAL.

Si j'y viendrai ?

OSMIN.

J'entends.
Vous ſerez tous les deux contens ;
J'aurai ſoin de le lui redire. . . .
Croyez-moi cependant, éloignez-vous d'ici:
Haſſan, pour diſſiper l'ennui
Que ſur nos jours ſes fers pourroient répandre,
Voudroit remplir tous nos momens
Par de nouveaux amuſemens.
Ses Eſclaves ici doivent bientôt ſe rendre.
Par leurs danſes, & par leurs chants...
Mais ils viennent, je les entends.
Adieu. Gardez-vous bien de vous laiſſer ſurprendre.

276

TROISIE'ME INTERMEDE.

Entrée des Eſclaves du Serrail d'Haſſan de différentes Nations.

On danſe.

UNE ESCLAVE.

PREMIER AIR.

DU Maître qui regne ſur nous
Chantons toûjours l'aimable Empire.
Notre repos fait ſes ſoins les plus doux;
Soyons heureux, c'eſt tout ce qu'il déſire.
Du Maître qui regne ſur nous
Chantons toûjours l'aimable Empire.

UNE AUTRE ESCLAVE.

SECOND AIR.

Puiſſe le Ciel à nos vœux favorable
Veiller ſans ceſſe ſur ſes jours;
Nous jouirons pendant leur cours
D'une félicité durable.
Puiſſe le Ciel à nos vœux favorable
Veiller ſans ceſſe ſur ſes jours.

LES DEUX ESCLAVES ENSEMBLE.

Dans ſes fers l'Amour nous enchaîne,
D'un Pere il a pour nous les ſoins & la bonté;
Notre bonheur fait ſa félicité,

Tout nous rit, & rien ne nous gêne.
Les charmes de la liberté
Valent bien moins qu'une ſi douce chaîne.

CHOEUR D'ESCLAVES.

Dans ſes fers l'Amour nous enchaîne, &c.

On danſe.

UNE DES DEUX ESCLAVES *à Clarice.*

TROISIE'ME AIR.

L'Amour vous appelle,
Ecoutez ſa voix;
A la plus cruelle
Il donne des loix.
Souvent un cœur rebelle,
Qui rebute un Amant fidelle,
Le venge par un mauvais choix.
L'Amour vous appelle,
Ecoutez ſa voix;
A la plus cruelle
Il donne des loix.

On danſe.

UNE DES DEUX ESCLAVES *à Clarice.*

QUATRIE'ME AIR.

Ceſſez de pouſſer des ſoupirs.
Tout ici prévient vos déſirs,
Jouiſſez des douceurs d'une agréable vie.
Par-tout où regnent les plaiſirs,
Le cœur doit trouver ſa Patrie.

MUSETTE. UNE ESCLAVE.

Nous jouiſſons
D'un bien ſuprême,
Nous chériſſons
Un Maître qui nous aime.

LE CHOEUR.

Nous jouiſſons, &c.

L'ESCLAVE.

L'amour lui-même
Anime nos ſons,
Célébrons
Dans nos chanſons
Notre bonheur extrême.

LE CHOEUR.

Nous jouiſſons, &c.

L'ESCLAVE.

Jamais les peines
Ne troublent nos cœurs,
Ce n'eſt qu'avec des fleurs
Que ſa main forme nos chaînes.

LE CHOEUR.

Nous jouiſſons, &c.

On danſe.

DERNIER CHOEUR.

Uniſſons-nous, chantons ſans ceſſe,
Qu'il vive heureux à jamais.
Il ne veut que notre tendreſſe
Pour prix de ſes bienfaits.

Contredanſe.

L'Interméde finit par une Contredanſe générale, à laquelle ſe joignent Clarice, Doriſe & Iſabelle. Tous les Acteurs de l'Intermede ſortent en danſant, pour aller continuer les Jeux dans quelque autre allée des Jardins.

279

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

D'OBERVAL *seul.*

JE ne vois plus perſonne dans ces lieux.
Clarice doit bientôt s'y montrer à mes yeux. . . .
Mon impatience eſt extrême ;
Que les plus courts momens paroiſſent ennuyeux ;
Lorſqu'on attend ce que l'on aime !
Dans la conjoncture où je ſuis
Tout m'allarme, tout m'inquiéte.
J'ai pour Haſſan une amitié parfaite,
Je partage ſa peine en cauſant ſes ennuis. . . .
Dans le fonds ſa tendreſſe a peu de violence ;
Le bonheur d'un ami doit balancer ſes droits :
Il m'en a fait la confidence,
Pour elle il n'a qu'un goût de préference,
Et c'eſt ſans paſſion qu'il en a fait le choix. . . .
Il faut lui découvrir. . . Mais c'eſt lui que je vois. . . .
Que je ſuis malheureux ! il fera fuir Clarice.

SCENE II.

HASSAN, D'OBERVAL.

HASSAN.

CHer d'Oberval, je vous cherchois.
Vous m'avez fait peut-être l'injuſtice
De juger mal de mes projets....

D'OBERVAL.

Il eſt vrai qu'aux tranſports que vous faiſiez paroître....

HASSAN.

Aprenez-donc à me connoître.
Juſqu'à ce jour de tous mes mouvemens,
J'ai, grace au Ciel, aſſez été le Maître,
Et j'ai ſuivi de mes plus jeunes ans,
La raiſon, ou du moins, ce que nous croyons l'être.

D'OBERVAL.

Ainſi toûjours maître de vous,
Fort généreux d'ailleurs, Fatmé dans ſa Patrie
Libre avec ſon Amant, au gré de ſon envie,
Ira bientôt jouir du deſtin le plus doux?

HASSAN.

Non. Point du tout.

D'OBERVAL.

Quoi donc ! quand elle en aime un autre ;
Vous voudriez la forcer à recevoir vos vœux ?
Quel cœur assez tiran ! . . . je juge mieux du vôtre. . .

HASSAN.

J'espere . . . .

D'OBERVAL.

Hassan, c'est un projet affreux
Pour vous en détourner . . . .

HASSAN.

Mais daignez-donc m'entendre . . . .

D'OBERVAL.

L'interêt qu'en vous je dois prendre
Peut seul causer ma crainte, & j'aurois du chagrin. . .

HASSAN *vivement.*

Mais ce n'est pas-là mon dessein :
Votre crainte est fort déplacée.

D'OBERVAL.

Et quelle est donc votre pensée ?

HASSAN.

Si vous m'aviez donné l'instant de vous parler,
Vous la sçauriez déja.....

D'OBERVAL.

Je brule de l'apprendre.

HASSAN.

Eh bien, pour ne vous rien celer,
Mon cœur vient, cher ami, de se laisser surprendre...
Peut-être votre amour est-il contagieux.

D'OBERVAL.

Je ne vous comprens point.

HASSAN.

Me comprens-je moi-même ?
J'ai vu Fatmé depuis que j'ai quitté ces lieux....
Il s'est fait dans mon ame un changement extrême.
Non, je n'aimai jamais comme je l'aime.
J'éprouve un sentiment plus vif que les désirs,
Et je fais aujourd'hui l'essai d'un bien suprême,
Que je n'ai point trouvé dans le sein des plaisirs.
Mais aussi je m'apprête un excès de souffrance....
Tout m'annonce, en un mot, que je suis amoureux,
Mais de ce même amour que vous avez tous deux,
Et que je regardois comme une extravagance.

D'OBERVAL.

Bas. *A Haſſan.*

Quel contretems ! Peut-être un peu de réſiſtance....
Vous n'êtes pas fait à languir.
Et . . . .

HASSAN.

Ce n'eſt point cela. J'en ſens la différence.
Sans qu'il en coûte à nos cœurs un ſoupir,
On nous réſiſte ici peut-être plus qu'en France.
Sur ces obſtacles-là nous ſommes aguerris,
Ils ne ſçauroient porter le trouble dans nos ames.
Sûrs de notre victoire, elle perd tout ſon prix :
Nos droits, les préjugés où nous ſommes nourris,
Tout nous fait vivre avec nos femmes,
Comme en France font vos maris.
C'eſt dans ce doux repos que j'ai coulé ma vie.
Tout change en ce moment, mon ame eſt attendrie,
Par un charme inconnu mon cœur eſt animé. . . . .

D'OBERVAL.

C'eſt donc un accès de folie :
Avant l'aveu que vous a fait Fatmé
Votre tendreſſe eût été naturelle ;
Mais au moment que vous apprenez d'elle,

Que ſon cœur d'un autre eſt charmé....

HASSAN.

Un Amant qu'on aimoit peut n'être plus aimé :
Eſt-ce une choſe ſi nouvelle ?

D'OBERVAL *triſtement.*

Non pas, & quelquefois.... Mais enfin la raiſon....

HASSAN.

Sur moi tous ſes conſeils ont perdu leur empire,
Et vous-même malgré la vive paſſion
Qu'un objet cheri vous inſpire,
A ma place peut être, en voyant tant d'appas,
Vous vous ſeriez laiſſé ſeduire.
Quelle eſt intereſſante !.. Ah ! je ne puis vous dire..

D'OBERVAL.

Avant ce jour ne l'étoit-elle pas ?
Vous n'y penſez donc point ?

HASSAN.

J'y penſe, & j'en ſoupire.
Vous m'avez vû tantôt inquiet, interdit,
Et pénétré de ma diſgrace ;
Mais ce mouvement de dépit
Au ſang froid a bientôt fait place.
Je triomphois de moi : ma ſincere amitié

De mon aimable Eſclave alloit briſer les chaînes;
Je ſentois que mon cœur ouvert à la pitié,
En gênant ſon amour ſe chargeoit de ſes peines.
J'ai couru chez Fatmé plein de ce ſentiment.
J'exprimerois trop foiblement
L'état attendriſſant dans lequel je l'ai vuë:
Mon ame en eſt encor émuë....
Avez-vous remarqué ce viſage charmant,
Cette bouche, ſes yeux, ce ſourire agréable?

D'OBERVAL *d'un ton fâché.*

Il faut en convenir, ſa figure eſt aimable.

HASSAN.

Son regard eſt modeſte, & cependant flatteur;
Une grace naïve anime ſa douceur;
Elle eſt jeune, charmante, & pourtant raiſonnable.

D'OBERVAL *impatienté.*

Son caractere eſt ſans doute eſtimable?

HASSAN.

Sa gaité, ſon eſprit....

D'OBERVAL.

Ont un attrait vainqueur.

HASSAN.

Et ce ſon de voix adorable

Qui ſemble n'être fait que pour parler au cœur?

D'OBERVAL.

Il eſt vrai rien n'eſt comparable
A ce ſon de voix enchanteur.

HASSAN.

Eh bien! voilà pourtant les moindres de ſes charmes.

D'OBERVAL.

bas.

Comment donc! Ciel! quelles allarmes!

bas.

Haſſan, expliquez-vous.... Je ſuis au deſeſpoir.

HASSAN.

Je ne connoiſſois pas l'invincible pouvoir
De deux beaux yeux attendris par les larmes:
Je l'ai trouvée en proie à ſes douleurs:
Les divers mouvemens de ſon ame trop tendre,
L'amour, l'eſpoir, ſon trouble, ſes frayeurs
Se peignoient tour à tour, & ſembloient ſe répandre
Sur ſon viſage embelli par les pleurs.
Contre un pareil tableau pouvois-je me défendre?
Ses diſcours m'ont encor porté de nouveaux coups.
Un mouvement involontaire
M'a fait tomber à ſes genoux!...
Que n'ai-je pas dit pour lui plaire!

D'OBERVAL.

Eh! que répondoit-elle à des transports si doux?

HASSAN.

Elle m'a laissé voir, entre nous,
Plus de bonté que de colere.

D'OBERVAL.

bas. *haut.*
Volage!... Ainsi bien-tôt vous serez son époux?

HASSAN.

Daignez m'aider, & je l'espere.

D'OBERVAL.

bas.
Moi vous aider!... Jamais je ne fus si jaloux.
Je ne vous suis plus nécessaire:
Adieu. Pour terminer heureusement l'affaire
C'est assez & d'elle & de vous.

HASSAN *l'arrêtant.*

Ne m'abandonnez point, cher ami, je vous prie.

D'OBERVAL.

bas.
Quoi! vous voulez.... Le singulier emploi!

HASSAN.

A me servir l'amitié vous convie.

D'OBERVAL.

Je m'en ferois une ſuprême loi :
Mais je ſuis en galanterie
Très mal-adroit, même pour moi.

HASSAN.

Songez-donc qu'il y va du bonheur de ma vie :
Je vois entre mes ſoins & ſon premier Amant,
Chanceler ſon ame timide.

D'OBERVAL.

Croyez-moi, de ſon changement
Repoſez-vous ſur ſon ſexe inconſtant.
Le caprice ſeul le décide,
L'inconſtance même le guide,
Et ſemble être ſon élément.
La femme à qui l'on croit le goût le plus ſolide,
Pour devenir ou volage, ou perfide,
N'a beſoin que de ſon penchant.

HASSAN.

Cher ami, vous pouvez hâter ſon inconſtance.
Haſſan (m'a-t-elle dit, mais d'un air ſi touchant,
Qu'elle a rempli mon cœur d'amour & d'eſpérance.)

D'OBERVAL *bas.*

Peut-on ſouffrir de plus rude tourment !

HASSAN.

„ En votre ami j'ai confiance ;
„ Dans l'embarras où je me voi,
„ J'ai beſoin de conſeil. Chargez-vous de lui dire,
„ Que par les ſiens je prétens me conduire :
„ Qu'il trouve des moyens, & qu'il compte ſur moi.

D'OBERVAL.

Ne vous trompez-vous point ? eſt-ce bien ſa réponſe ?

HASSAN.

Je vous rends mot à mot la converſation.

D'OBERVAL.

J'entends ce qu'elle nous annonce.
Je me rends, j'avois tort, & vous aviez raiſon.

HASSAN.

Je puis donc eſperer que pour moi votre zéle.....

D'OBERVAL.

Soyez-en ſûr. Je m'en fais un devoir.

HASSAN.

Dans mon cœur ce ſeul mot rappelle
Le plaiſir, l'amour, & l'eſpoir.

290

J'ai quelqu'ordre à donner malgré moi je vous laisse ;
Mais dans peu de momens je compte vous revoir.

SCENE III.

D'OBERVAL *seul.*

QUelle épreuve pour ma tendresse !
Malgré moi je le vois, il faut user d'adresse,
L'avantage entre nous est par trop inégal ;
Ici je dois trembler sans cesse.
Qu'un Turc dans son Serrail qui garde une Maîtresse
Est un redoutable rival !
Il faut que je l'arrache à ce Serrail horrible....
C'est un pas difficile, & les dangers sont grands,
Je le sçais ; mais je suis dans un état terrible,
Et tout doit être & permis & possible
A la passion que je sens.
J'entens quelqu'un .. C'est Clarice sans doute.
Son cœur approuvera le parti que je prends....
Mais c'est Dorise.... O Ciel !... quel nouveau contre-tems !

SCENE IV.

DORISE, D'OBERVAL.

DORISE.

JE ne puis exprimer le plaiſir que je goûte.
Enfin je vous revois. J'ai pris ſi bien mon tems,
Que j'ai trompé l'eſſain de ſurveillans
Qui ſans ceſſe en ces lieux nous ſuit & nous écoute.
L'Eſclave qui tantôt vous a vu de ma part....

D'OBERVAL.

Quoi! c'eſt de vous que venoit ce meſſage?

DORISE.

Aſſurément. Mais eſt-ce le hazard
Qui vous a ſeul appris notre eſclavage?
Cher d'Oberval, mon cœur brule d'être éclairci.
Si je l'en crois, l'Amour vous a conduit ici,
Et par vos mains il va briſer ma chaîne.

D'OBERVAL.

N'en doutez point.... c'eſt l'Amour qui m'amene.

DORISE *vivement.*

Mon eſpoir n'eſt donc point trahi.

Eh bien ! quand quittons-nous ces lieux que je déteste?
Haſſan apparemment ne s'eſt point démenti.
Je ne crois pas qu'avec vous il conteſte.
A-t-il fixé le jour de notre liberté ? . . .
Mais répondez-moi donc ?

D'OBERVAL.

Non. Rien n'eſt arrêté.

DORISE.

Tant pis, & ce retard peut nous être funeſte.
De Clarice il eſt entêté ;
Mais il s'agit de ma félicité,
Et je conſens qu'elle lui reſte.

D'OBERVAL.

L'aimez-vous aſſez peu pour cette cruauté ?

DORISE.

Mais.... je l'aime beaucoup. L'amour d'Haſſan m'afflige....
Cependant l'honneur le dirige,
Et pour elle il pourroit devenir un grand bien.
Ne vous a-t-il parlé de rien ?
Il prétend l'épouſer. Il en eſt fou, vous dis-je.
Vous êtes étonné. . . . J'imagine un moyen
Dont je conçois une grande eſpérance.

Il eſt bon homme au fonds, amoureux, opulent,
C'eſt pour ma niéce un établiſſement
Bien meilleur que celui qu'elle peut faire en France.

D'OBERVAL.

Vous vous moquez, je croi....

DORISE *d'un air ſenſé.*

Non ſérieuſement,
C'eſt à raiſonner ſenſément;
Une affaire de conſéquence.
Voyez donc Haſſan promptement.
Je puis diſpoſer de Clarice:
Aſſurez-le de mon conſentement,
Pourvu que ſans retardement
Avec vous il me réuniſſe.
Je ne balance plus.... vous paroiſſez diſtrait? qu'avez-vous donc?

D'OBERVAL.

Excuſez ma foibleſſe....
De me voir avec vous je ſuis fort ſatisfait;
Mais c'eſt... dans un Serrail, & ce ſéjour me bleſſe.

DORISE.

Qu'Haſſan n'allarme point votre délicateſſe.
C'eſt le plus ſage Turc que la Nature ait fait;

Il pouſſe le reſpect juſqu'à l'impoliteſſe.
D'aucun ſoupçon jaloux ne ſoyez tourmenté.

D'OBERVAL.

Oh! ſur ce point mon cœur eſt dans un calme extrême;
Et franchement ſi je ſuis agité;
C'eſt que je tremble pour moi-même.
Tous ces Eſclaves noirs, le poignard, le cordon....
Si l'on nous ſurprenoit... ſeul contre cent peut-être.

DORISE.

Je ne ſuis plus tranquile.... Oui, vous avez raiſon.

D'OBERVAL.

Un homme en un moment ici peut ceſſer d'être.

DORISE.

Il eſt vrai. Sortez. Je frémis
Du danger où je vous ai mis.

D'OBERVAL.

Si vous voulez pourtant que je demeure à...
L'honneur de vous revoir eſt pour moi d'un tel prix...

DORISE.

Non. Je meurs de frayeur que vous ſoyez ſurpris.

D'OBERVAL.

Vous l'ordonnez au moins.

DORISE.

Oui. Sortez tout à l'heure.

D'OBERVAL.

Il n'eſt plus tems, nous ſommes pris.

DORISE.

Les châtimens les plus ſévéres
Ne ſçauroient m'effrayer. Je vais vous dégager.

SCENE V.

HASSAN, DORISE, D'OBERVAL.

HASSAN *en entrant à un Eſclave.*

AVertiſſez Fatmé. *A d'Oberval.* J'ai fini mes affaires,
L'amour a ſçu les abréger.
Agariſte, eſt-ce vous?

DORISE.

Pardonnez une offenſe

Que nous avons tous deux commiſe innocemment.

HASSAN à *d'Oberval.*

Vous m'attendiez ici moins promptement?

DORISE.

Vous êtes dans ces lieux choqué de ſa préſence;
Mais un invincible penchant. . . .

D'OBERVAL *à Doriſe.*

Y penſez-vous?

DORISE *à d'Oberval.*

Laiſſez-moi faire:
J'ai dans la tête un aveu ſi touchant,
Qu'il deſarmera ſa colere.
A Haſſan.
Il ignore vos loix, & j'ai fais pour le voir
Cette démarche téméraire.

HASSAN *à Doriſe.*

Eh bien!

DORISE.

La liberté n'eſt pas mon ſeul eſpoir;
Et puiſqu'il faut vous parler ſans myſtere,

Vous voyez un Amant réduit au deſeſpoir.
Nous nous aimons.... mais d'un amour ſi tendre....
Non, rien ne peut nous forcer à changer.

HASSAN.

Eh de qui parlez-vous ?

DORISE.

De ce jeune Etranger
Que votre abord ici vient de ſurprendre.

HASSAN.

De d'Oberval !

DORISE.

Sans doute.

HASSAN.

Elle eſt folle, je crois....

DORISE.

Après l'aveu que vous venez d'entendre,
Sur mon cœur voudriez-vous abuſer de vos droits ?

HASSAN.

Quoi ! réellement il vous aime ?

DORISE.

Nous nous aimons à la fureur.

HASSAN *à d'Oberval.*

Seroit-ce-là l'objet de cette ardeur extrême,
Dont la perte accabloit votre ame de douleur;
Cette Maîtreſſe ... ſage ... adorable?...

DORISE.

Oui. Moi-même.

HASSAN *à d'Oberval.*

Avez vous donc perdu l'uſage de la voix?
Votre goût, à vrai dire, eſt bien un peu bizarre;
Mais enfin ....

D'OBERVAL.

Je n'ai point à rougir de mon choix....

HASSAN.

Vous l'aimez-donc bien fort?

DORISE.

Mais il vous le déclare.

D'OBERVAL.

J'en conviens : tout a dû le lui perſuader.

299

Il eſt vrai cependant....

DORISE.

En doutez-vous encore ?
D'Oberval m'aime, je l'adore.
De ſon bonheur, du mien vous pouvez décider.
Ma niéce vous a plu...

D'OBERVAL *à Doriſe.*

Qu'allez-vous hazarder ?

DORISE.

Votre main, je le ſçai, l'honore.
A mon Amant voulez-vous me céder ?
Quittons enſemble Alger, je vais vous l'accorder.

HASSAN.

Oh ! vous êtes charmante & mon ame eſt ravie.
Aujourd'hui tout ſuccede au gré de mon envie...

3001

SCENE VI.

ISABELLE, CLARICE, D'OBERVAL, DORISE, HASSAN.

HASSAN.

FAtmé... Fatime... Enfin nous ſerons tous heureux.

En montrant d'Oberval.

Sa Maitreſſe eſt trouvée & ma joye eſt parfaite.
Qu'avec plaiſir je la rends à ſes vœux!

CLARICE.

D'Oberval eſt-il vrai?

DORISE.

Ceſſez d'être inquiéte;
Nous quitterons bien-tôt ces lieux

CLARICE.

Seroit-il vrai!... Quoi!... vos nouveaux bienfaits....
Je ſuis au comble de la joye.

301.

D'OBERVAL *à Clarice.*

Notre malheur eſt plus grand que jamais ;
Tout eſt déſeſperé.

CLARICE.

Ciel !

DORISE.

Haſſan nous renvoye.
A Iſabelle
L'arrangement eſt fait, vous viendrez avec nous.
L'Amour va nous filer des jours d'or & de ſoye.
A Clarice en montrant Haſſan.
J'épouſe d'Oberval il ſera votre Epoux.

ISABELLE *Ironiquement.*

Que cet arrangement eſt bien digne de vous.

HASSAN.

Je ſuis comblé qu'il ait votre ſuffrage.
L'Amour me parle pour Fatmé ;
Mais de votre amitié charmé,
Entr'elle & vous la mienne ſe partage.

DORISE.

Abregeons ces vains complimens
Achevons promptement cette heureuſe entrepriſe.

Que dès demain & l'amour & les vents
Conduiſent ſur les flots d'Oberval & Doriſe.

HASSAN.

Quelle eſt cette Doriſe ?

DORISE.

Apparemment c'eſt moi.

HASSAN.

Vous !

DORISE.

Eh ? qui donc ?

D'OBERVAL *bas.*

Nouvelle criſe.

DORISE.

Hâtons-nous de partir.

HASSAN.

Ferois-je une mépriſe ? . .
A d'Oberval.
Je ne me trompe point . . . parlez de bonne foi.
Vous nommiez autrement cette chere Maîtreſſe ?

DORISE.

Il me donnoit ſans doute, en vous peignant mes traits

De ces noms enchanteurs qu'invente la tendreſſe. . . .
Oh ! dan ces noms charmans je trouve tant d'attraits . . .
C'eſt un rafinement, une délicateſſe. . . .

HASSAN.

Je dois m'en ſouvenir, il en parloit ſans ceſſe.
Une Clarice étoit l'objet de ſes regrets.

DORISE.

Une Clarice ? erreur.

HASSAN.

J'en ſuis ſûr.

DORISE.

Je connois
Mieux que vous ce qui l'intereſſe.
Vous confondez les noms.

HASSAN.

Parbleu je gagerois . . .

DORISE.

Ne vous obſtinez-pas. Vous ſçavez nos ſecrets ;
Et cette Clarice eſt ma Niéce.

HASSAN.

Votre Niéce ! Fatmé ?

DORISE.

Juſtement.

HASSAN.

D'Oberbal ?

CLARICE.

Quel coup de foudre !

ISABELLE *à Clarice.*

Allons faites tête à l'orage.
Vous touchez à l'inſtant fatal.

HASSAN.

C'eſt Clarice !... Ils s'aimoient... Ah ! Fatmé quel Rival...

D'OBERVAL.

Je ne ſçai où j'en ſuis...

ISABELLE.

Armez-vous de courage.

DORISE.

Qu'avez-vous donc ? Vous ſemblez étonnés ?

ISABELLE.

Nous admirons tous votre ouvrage.

DORISE.

Mais on n'a jamais vû des fronts si consternez
A la veille d'un mariage... :
Vous êtes interdits... personne ne répond !
A d'Oberval.
Eh ! d'où vient donc Monsieur ce silence profond ?
Mais d'une conduite pareille
Je suis scandalisée à parler franchement,
Si je suivois mon premier mouvement ;
Je romprois sur le champ.

HASSAN *tristement.*

Et je vous le conseille.

DORISE.

Vous me le conseillez ?

HASSAN.

Oui vraiment, & très-fort.

DORISE.

Pourquoi donc s'il vous plaît ?

HASSAN.

C'est que l'avis est sage.
Croyez-moi. Préparez votre ame à cet effort.

DORISE.

Allez, vous plaisantez, & vous avez grand tort.

HASSAN.

Souvent la vérité prend l'air du badinage.

DORISE.

Quoi je romprois lorsque tout est d'accord !..
A Hassan.
Mais de quoi riez-vous ?

HASSAN.

Je ris de moi d'abord.

DORISE.

Permis à vous d'user d'un pareil privilége ;
Et pour le partager nous n'avons qu'à vouloir.

HASSAN.

Mais Madame vous le dirai-je ?
Je ris aussi de vous.

DORISE.

De moi ! je veux sçavoir
La raison d'un pareil langage.

HASSAN.

Vous auriez dû plutôt la voir.
Pardonnez

Pardonnez ma franchiſe & faites-en uſage.
L'Amour n'eſt pas fait pour notre âge.
En vous voyant je viens d'apercevoir,
Que je jouois, ſans le ſçavoir,
Un ridicule & fort ſot perſonnage,
Vous m'avez ſervi de miroir.

DORISE.

Il extravague, & c'eſt un vrai délire.

D'OBERVAL.

Un rayon d'eſpoir vient me luire.

CLARICE.

Je tremble encore.

HASSAN *à Iſabelle.*

Daignez me parler ſans détour,
Fatime votre cœur eſt-il libre ?

ISABELLE.

Oui l'Amour
N'a point encor troublé le repos de ma vie,

CLARICE *vivement.*

Elle vous parle avec candeur,
Je reponds d'elle.

HASSAN.

Et malgré mon erreur,
Ou plutôt malgré ma follie,
M'eſtimez-vous aſſez pour accepter ma main ?

CLARICE.

Oh ! rien n'égale ſon eſtime.
Elle me le diſoit encore ce matin.

ISABELLE.

Il eſt vrai. Je l'ai dit.

DORISE.

Quel eſt donc ſon deſſein ! . . . ;
A Haſſan.
Voulez-vous épouſer & ma Niéce & Fatime ?

HASSAN.

Je veux les rendre heureuſes toutes deux.
Fatmé vous m'entendez. Un peu plus de franchiſe
Vous auroit épargné bien des inſtans facheux,
Et m'auroit empêché de faire une ſottiſe.

CLARICE.

Soyez ſûr déſormais de ma tendre amitié. . . ;

HASSAN.

Aimez-moi l'un & l'autre & tout eſt oublié.
N'attendons que levent pour voguer vers la France.
J'aſſure mon bonheur en vous rendant heureux.

DORISE.

D'Oberval garde le ſilence,
Clarice détourne les yeux. . .
De mon amour trop occupée
Tous les deux m'auroient-ils dupée ?

CLARICE.

Vous ave pris pour vous ce qu'il prenoit pour moi ?

D'OBERVAL.

J'en agiſſois de bonne foi
Vous vous êtes ſeule trompée.

HASSAN *à Doriſe.*

De ma raiſon je vous dois le retour ;
Et je voudrois fort à mon tour . . .

DORISE.

Je vous entend. J'étois de nous cinq la plus folle ;
J'en conviens ; mais enfin vous vous mariez tous ;
Moi je demeure veuve & ce qui me conſole :
Je ſuis dès ce moment bien plus ſage que vous.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, LA SATIRE, THALIE, MELPOMENE, LA RENOMME'E, CLIO.

LA SATIRE.

ME voilà, grace au Ciel, à la fin de mon rôle.

APOLLON *à Thalie.*

Êtes-vous contente de nous ?

THALIE.

Oui, de tous vos efforts Thalie eſt ſatisfaite.

Le zéle vous a faits des Acteurs assez bons.
Mais ma Piece ?... Ce point franchement m'inquiete.

APOLLON.

Rassurez-vous. Le motif qui l'a faite
En couvre les défauts.....

LA SATIRE.

Sans rajeunir le fonds
Qui, pour vous parler vrai, m'a paru misérable.

APOLLON.

Le stile en est assez passable,
Et vos bonnes intentions...

LA SATIRE.

N'empêchent pas qu'on ne s'ennuye.

APOLLON.

Vous aviez peu de tems...

LA SATIRE.

Oh ! les belles raisons !
Pour nous faire bailler....

THALIE *à la Satire.*

Je n'ai point la folie
D'esperer de vous voir contrainte d'approuver.
Je sçai contre l'ennui que rien ne justifie.

Sans que votre orgueil s'en défie.
Vos écrits très-ſouvent ont l'art de le prouver.

On entend un bruit confus de voix & d'inſtrumens derriere le Théatre.

APOLLON.

Mais quel bruit tout à coup, quel tumulte au Parnaſſe ?

LA RENOMMÉE.

Bruit.

Ce ſont les cris d'un peuple heureux.
Dont la foule ici ſe ramaſſe.
Il voudroit entrer....

APOLLON.

Ah ! tant mieux.
Qu'il entre, qu'on le laiſſe faire.
Le cœur dicte ſa joye, elle eſt toujours ſincere ;
Ne ſongeons qu'à nous réjouir.
Ce jour bannit les rangs, le bonheur les égale.
La joye eſt ici générale
Tous les Etats doivent ſe doivent ſe réunir.

Le ſuccès ſeul pouvoit juſtifier ce divertiſſement ; mais il a été ſi ſingulier, les aplaudiſſemens qu'il a reçû ont été ſi vifs, ſi unanimes, ſi ſouvent répétés qu'ils me diſpenſent d'avance de répondre aux critiques qu'on pourroit en faire.

La Ferme s'ouvre, on voit dans l'enfoncement des Treteaux ornés de Lampions repréſentant le chiffre du Roi.

DIVERTISSEMENT.

PREMIERE ENTRE'E.

Le peuple dans les habits de tous les caractéres qui lui ſont propres, diſtribué par deux, trois, & quatre, Danſe & chante, il arrive inſenſiblement, s'empare du Theatre & ſe mêle avec les premiers Acteurs.

BRANLE.

ALlons tretous,
Tremouſſons nous,
Faiſons réjouiſſance.
Chez nous tout eſt en gaité,
Danſons la contredanſe.
Le Ciel a rendu la ſanté
A ce bon Roi de France.

Grands & petits
Tous réjouis
Viennent en affluence,
Tout le monde eſt enchanté
De ſa convaleſcence,
Le Ciel conſerve la Santé
De ce bon Roi de France.

Que ſert l'eſprit?
Tout eſt bien dit
Quand c'eſt le cœur qui penſe.
Alors ſans témérité,
On dit en aſſurance
Le Ciel conſerve la ſanté
De ce bon Roi de France.

Eh haut les bras
Les Cervelats
Pleuvent en abondance.
Chez nous tout eſt en gaité
Danſons la contre-danſe :
Le Ciel a rendu la ſanté
A ce bon Roi de France.

En tout je n'ons
Qu'un petit fonds
Et fort peu de finance ;
Mais Morgué pour de gaité
J'en aurons abondance
Tant que durera la ſanté
De ce bon Roi de France.

SECONDE ENTRE'E.

Une jeune Payſanne, avec ſon Mari chantent en entrant le Branle ſuivant.

LE PAYSAN.

JE n'ons plus de peur
Pour notre bonheur,
Car notre bon Roi
Eſt dru comme moi.

LA PAYSANNE.

Hélas ! que de frayeurs !
Que de vives douleurs !

Il ſembloit par nos cris
Que la mort eut pris
Nos peres ou nos fils.

LE PAYSAN.

J'étions tous perdus ;
Mais le mal n'eſt plus.
Faut s'en ſouvenir
Pour ſe réjouir.

LA PAYSANNE.

Ciel ! veille ſur ſes jours,
Pour prolonger leur cours
Rends les nôtres plus courts.
Comble tous ſes vœux
Nous ſerons heureux.

Un pas de deux Pantomimes entre le Payſan & la Payſanne.

TROISIE'ME ENTRE'E.

Une troupe de Mitrons de Goneſſe, deux Harangeres, &c. entrent en chantant & danſant le Branle ſuivant.

NOus courrons la prétentaine,
Chantant par le chemin
Soir & matin
Ce beau refrin,
Juſqu'à perdre haleine
Vive le Roi, vive la Reine;
Et Monſeigneur le Dauphin.

Je ne ſommes plus en peine
Pour notre Souverain,
Plus de chagrin,
Grace au deſtin
La peur ſeroit vaine;
Vive le Roi, &c.

C'eſt le plaiſir qui nous mene
Auſſi j'allons bon train.
Verſe du Vin
Verſe ſans fin
Verſe à taſſe pleine:
Vive, &c.

Ah morgué viens ma Claudeine
Buvons de ce bon Vin,

Verſe tout plein
Verſe ſans fin,
Quoi tu pers haleine ?
Vive, &c.

Mitrons pour cette ſemaine
Laiſſons brûler le pain.
Viens mon couſin,
Saute voiſin
Chante ma Claudeine:
Vive, &c.

Les différens Lazis que la ſituation fournit aux Acteurs ſont interrompus par le Branle ſuivant qu'une Harangere chante.

Tout le Peuple danſe pendant qu'on chante le Branle, & la danſe n'eſt interrompuë que par le refrain qui eſt répété par tout le Peuple.

DERNIER BRANLE.

QU'un chacun ici gambade
Faut tous ſe boutre en train.
Le bon Roi n'eſt plus malade
Je n'ons plus de chagrin.
Gai gai gai
Eh le cœur gai
Haut le pié camarade,
Dieu marci,
Point de ſouci ;
N'y a plus de quoi
Vive le Roi.

317.

Quand je craignions pour ſa vie
J'étions comme des fous,
Le bon Vin & l'iau-devie
Avoient perdu leurs goûts,
Gai gai gai
Eh le cœur gai
Buvons, faiſons la vie!
Dieu marci, &c.

On oublioit la Guinguette,
On pleuroit tout le jour.
La grand Dame & la Griſette
Ne faiſoient plus l'amour.
Gai gai gai,
Eh le cœur gai;
Haut le pied Guillemette,
Dieu Marci, &c.

Le Marquis, l'Apoticaire;
Meſſieurs les porteurs d'iaus,
La fille & le Commiſſaire
Aujourd'hui ſont égaux.
Viens Fanchon,
Viens Margoton,
Viens auſſi ma commere,
Dieu marci, &c.

Je gagnons journée entiere
Pour rien on eſt nourris,
Comme l'iau à la riviere,

Le Vin coule à Paris,
Gai gai gai,
Et le cœur gai,
Haut lë pied mon compere,
Dieu Marci, &c.

Du Quai de la Grenouillere
J'ons vu notre Dauphin,
Puiſqu'il a quitté ſon Pere
Sa ſanté va bon train,
Gai gai gai, &

Lorſque Meſdames partirent
C'étoit une piquié,
En paſſant all ne nous firent
Pas un brain d'amiquié,
Au retour
En grand amour
Bravement all nous dirent
Dieu marci, &c.

En revenant de la Guerre
Pour montrer ſon amour,
Cheus nous par extrordinaire
Il veut faire un ſéjour,
Je verrons
Quand je vourrons
Ce Prince débonnaire,
Dieu marci, &c.

J'ons un Mariage à faire
Et nos vœux ſont remplis.
Nous allons le voir Grand-Pere
De par Monſieur ſon Fils,
Gai gai gai, &c.

Pour une ſanté ſi chere
Tout le peuple joyeux
Vient de recouvrer ſon Pere
Dans ce moment heureux,
Gai gai gai,
Eh le cœur gai,
Gai Meſſieurs du Partere;
Dieu marci
Plus de ſouci
Dites avec moi
Vive le Roi.

Le divertiſſement finit par une ronde générale & par le refrain de Vive le Roi.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre *l'Algerien*, & je crois que l'on en peut permettre l'impreſſion Ce 20 Novembre 1744.

Signé, CREBILLON.